BnF Gallica

L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Regnault-Warin, Jean-Joseph (1775-1844). L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,.... 1804.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

Y 2

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des lois et la probité des Citoyens.

Je déclare que conformément au Décret de la Convention nationale du 19 juin 1793, je poursuivrai, par-devant les Tribunaux, tout contrefacteur ou distributeur d'édition contrefaite.

Tous les exemplaires qui ne seront pas revêtus de ma signature seront déclarés contrefaits.

C.

L'HOMME AU MASQUE DE FER,

selon M. J. J. Regnault-Warin.

Du repos des Etats déplorable victime,
Le sort courba son front sous trente ans de revers ;
Ce jouët du malheur était l'enfant du crime :
Il naquit sur le trône et mourut dans les fers.

L'HOMME
AU
MASQUE DE FER,

PAR

J.-J. REGNAULT-WARIN,

AUTEUR

du *Cimetière de la Madeleine*, etc.;
Éditeur des *OEuvres de Berquin.*

Surrexit è mortuis.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A PARIS,

CHEZ FRECHET ET COMPAGNIE, Libraire, rue du Petit-Bourbon St.-Sulpice, N. 718.

Et rue du Roule, N. 291, près celle St.-Honoré.

AN XII. (1804).

6176 2

DISSERTATION

SUR

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'HISTOIRE moderne ne présente aucun événement plus extraordinaire que celui, dont, en quelques lignes mystérieuses, elle a consacré le souvenir à l'illustre inconnu, désigné sous le nom de *l'Homme au Masque de Fer.* L'obscurité, qui du berceau de cet infortuné, s'étendit sur toute sa vie, se prolonge encore sur son cercueil, et semble, jusqu'ici, n'avoir été dissipée qu'à demi. D'autant plus célèbre, qu'on le connaît moins, la destinée de ce singulier personnage,

a été d'exciter l'inquiétude d'une partie de ses contemporains et la curiosité de l'autre ; comme aussi, depuis sa mort, de provoquer le vif intérêt de la postérité. Et pour satisfaire ce sentiment, devenu universel par la difficulté qu'il trouvait à se contenter, des plumes recommandables n'ont pas dédaigné de vouer à celui qui en était l'objet, quelques-uns de leurs précieux loisirs. Presque toutes, à la vérité, ne pouvant, ou n'osant répandre sur une matière aussi délicate, des lumières certaines et complètes, elles n'ont hazardé que des aperçus, des renseignemens imparfaits, ou des conjectures. Mais de ces données éparses, de ces lueurs semées de loin en loin, la réflexion des observateurs a formé un faisceau lumineux qui apres qu'éclairé sur le point unique et précis de la vérité. Je dis presque,

car des deux écrivains qui, seuls auraient pu la divulguer, l'un, c'est le maréchal de Richelieu, me parait avoir donné le change à ses lecteurs, en lui substituant la vraisemblance; et l'autre, M. de Voltaire, a réuni ce qu'il devait à sa qualité d'historien, avec ce que lui prescrivait l'intérêt personnel; j'entends par là, qu'il s'est contenté de démontrer quel n'était point l'Homme au Masque de Fer, en laissant à la sagacité de ses lecteurs le soin de deviner qui il était.

J'essaie à mon tour d'ouvrir un nouveau point de vue dans l'histoire du fameux prisonnier. Quelques journaux, sur l'annonce de l'ouvrage auquel il a donné lieu, m'ont demandé si, rejettant enfin les conjectures systématiques, je m'expliquerais avec franchise et vérité? Un anonyme et plusieurs lettres m'ont interpellé de

remplir la promesse qu'avait faite mon éditeur, c'est-à-dire, de ne laisser aucun louche sur l'existence et les aventures de l'Homme au Masque de Fer. Cette courte dissertation sera ma réponse : l'ouvrage suivant, qui rentre dans la classe des romans historiques, lui servira de développement. L'une et l'autre, dans mon opinion, ne sont point amenées pour justifier une simple hypothèse, mais pour établir un fait avec sincérité. Le considérant ici, dépouillé de tous ses accessoires, je vais d'abord passer en revue les suppositions de mes prédécesseurs, dont je ne ferai qu'effleurer la doctrine, en en indiquant les points les plus erronnés. Après avoir procédé de cette manière, et prouvé quel n'était point le personnage qui nous occupe, je démontrerai, autant qu'il me sera possible, quel il m'a paru être.

L'auteur des *Mémoires secrets de la cour de Perse*, avance, comme un fait si incontestable, qu'il n'a besoin d'être étayé d'aucune preuve : que *l'Homme au Masque de Fer* était le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de madame de la Vallière. Le très-estimable écrivain, à qui nous devons l'histoire intulée : *Louis* XIV, *sa cour et le Régent*, explique cette assertion. Il prétend que le comte de Vermandois, dont le caractère était plus que brutal, eût avec le dauphin, son frère, une dispute fort vive, à la suite de laquelle il le frappa ; qu'ayant été condamné à mort par le conseil, la bonté paternelle du roi, commua cette peine en une détention perpétuelle ; qn'en conséquence, pendant que le jeune prince était au siège de Courtrai, on fit courir le bruit qu'il était attaqué d'une maladie conta-

gieuse; que sous ce prétexte, on écarta tout le monde de sa tente, et qu'après avoir publié sa mort, on le conduisit, dans le plus grand secret, aux îles Ste.-Marguerite, d'où il fut transféré à la Bastille, où il mourut.

Cette version est contredite par la mort publique et légalement prouvée du comte de Vermandois, emporté selon MM. de Voltaire, et Lenglet du Fresnoy, par une maladie aigue, au siége de Courtray, en 1683, et enterré à Aire, en Artois, ainsi que l'attestent les registres mortuaires. En supposant d'ailleurs que ce prince eût perdu le respect, à l'égard du dauphin, est-il naturel de penser que le conseil l'ait condamné à la peine capitale, pour l'erreur d'un moment fougueux? Aucune loi donna-t-elle jamais le droit de vie et de mort sur le sang des rois, et Louis XIV était-il

homme à l'accorder, autrement que dans le cas, où le salut de l'état en dépendit? Admettons pourtant que cela eût été. Quelle cruauté dans un monarque, qui ne passa point pour inhumain; quelle rigueur dans un père, de punir d'un châtiment sans terme, une faute, grave à la vérité, mais sans doute irréfléchie! Enfin, quand on supposerait que ce prince eût porté jusques-là son ressentiment, expliquera-t-on pour quels motifs il en avait caché l'objet sous un masque perpétuel? Qu'importait à la sûreté de l'état, à la tranquillité ou à la gloire du gouvernement, que le prisonnier se nommât, se découvrit, se divulguât, si ce prisonnier eut été le comte de Vermandois? Cette objection, déduite de l'importance qu'on attachait au mystère de cette détention, doit être faite chaque fois qu'il

sera question d'en désigner pour objet tout individu sur la figure duquel ne reposait pas le secret de l'état. Elle sera donc commune à ceux dont nous allons parcourir les anecdotes ; et nous serons bientôt convaincus, que s'il n'est qu'un seul personnage auquel elle puisse convenir, celui-là est nécessairement l'Homme au Masque de Fer. Pour en finir sur ce qui concerne M. de Vermandois, nous ajoûterons que le caractère emporté, que l'histoire lui donne, comme fils de Louis XIV, est formellement démenti par celui qu'il aurait manifesté comme prisonnier. On sait que celui-ci fut, durant sa longue captivité, jusqu'à sa mort, un modèle exemplaire de douceur, de patience et de résignation.

Le sentiment de M. de la Grange-Chancel ne me semble pas plus plau-

sible, lorsque, sur le témoignage de M. de la Mothe-Guérin, gouverneur des îles Sainte-Marguerite, il a nommé le duc de Beaufort. Car en accordant que, selon les relations du tems, le corps du prince eut disparu du nombre des tués au siège de Candie, il resterait toujours cette insoluble question : pourquoi le masque et ce mystère? M. de Voltaire a remarqué que la defense de Candie n'eut lieu qu'en 1699, tandis que l'Homme au Masque de Masque de Fer était à Pignerol en 1662 ; mais cet historien me paraît faire des questions peu conséquentes et faciles à résoudre, lorsqu'il demande, comment on aurait arrêté le duc au milieu de son armée, et comment on l'aurait transféré en France, sans qu'on en sut rien ? Qu'y a-t-il d'impossible à l'autorité suprême, quand sa volonté est

conduite par la prudence? Une objection plus faisable est celle-ci: Pourquoi eut-on mis le duc en prison et sur-tout dans une prison perpétuelle? Comment, d'un autre côté, accorder son caractère de turbulence, connu de toute l'Europe, avec celui de calme que montra le prisonnier? Enfin, lors des mouvemens de la Fronde, M. de Beaufort avait été arrêté sur un simple ordre de la régente; et celui du cardinal Mazarin avait fermé la Bastille sur le grand Condé lui-même. Est-il vraisemblable qu'on ait pris pour une détention moins importante, des précautions plus extraordinaires? Ne l'est-il pas davantage, ou que M. de la Grange, relégué aux îles Sainte-Marguerite, aura ouvert une oreille trop complaisante aux insinuations du gouverneur, chargé de fourvoyer les opi-

nions à ce sujet, ou que M. de la Grange, ennemi de M. de Voltaire, n'aura pas été fâché de contredire le brillant et souvent infidèle auteur du Siècle de Louis XIV ?

Le même annaliste a réfuté la version qui faisait de l'Homme au Masque de Fer, détenu dès 1662, le duc de Montmouth décapité publiquement à Londres en 1675. Il a prouvé, par des hypothèses, assaisonnées d'une raillerie fine et victorieuse, que rien n'était ni plus ridicule, ni plus invraisemblable. Nous croyons inutile de revenir sur une supposition qui tombe d'elle-même : l'admettre, c'est la réfuter.

Selon un article inséré dans une gazette de Leyde, année 1786, le célèbre captif ne serait autre que le premier ministre du duc de Mantoue, appelé *Jérôme Magni*, lequel aurait provoqué la vengeance de Louis XIV,

en suscitant contre ce monarque la ligue d'Augsbourg. La gazette ajoute, que par l'entremise de l'ambassadeur Sarde, le marquis de Louvois aurait fait enlever le ministre infortuné qui était à la fleur de l'âge, et afin d'éviter toute reconnaissance et toute réclamation, aurait ordonné qu'on lui emboitât la tête dans une sorte de casque de velours, dont la carcasse et les ressorts étaient d'acier.

Sans parler du silence que l'on garde sur la coïncidence des dates, ceux qui ont tant soit peu étudié le caractère magnanime et loyal de Louis-le-Grand, répondront que cette donnée est non-seulement une imposture, mais qu'elle est dénuée de vraisemblance. A qui fera-t-on accroire que si Louis XIV eut daigné se venger, il eut eu recours à des moyens aussi bas ? La dignité, souvent même l'orgueil enflèrent

l'ame de ce monarque ; jamais elle ne se dégrada par de lâches perfidies, par des trahisons. Tout puissant, il ne lui fallait qu'un mot pour atteindre et pulvériser son ennemi ; pourquoi aurait-il rusé contre lui? Supposons au surplus que l'enlèvement ait été opéré, et que l'expédient du masque ait paru nécessaire, qui expliquera la déférence respectueuse dont Louvois lui-même usait envers le prisonnier ? Nous tirerons tout-à-l'heure de ce respect, de la part d'un tel homme, une induction que nous croyons d'un grand poids en faveur du nouveau personnage que nous pensons avoir démasqué. Quant au ministre Mantouan, il était impossible qu'il l'obtînt du vaniteux Louvois, et peu naturel que le gouverneur de la Bastille le lui accordât à ce dégré.

L'éditeur des *Mémoires du maré-*

chal de Richelieu, ouvrage plein de recherches intéressantes et d'anecdotes instructives, a inséré dans le tome troisième de son recueil, un écrit extrêmement curieux qui, sans montrer des rapports exprès et formels, de l'individu dont il offre l'histoire, avec l'Homme au Masque de Fer, semble cependant remplir, mieux que toute autre conjecture, le vide que formeraient dans la chronique du tems, la naissance, l'éducation et la catastrophe de ce grand infortuné. Cet écrit, communiqué, dit-on, par le régent à mademoiselle de Valois, sa fille, et par cette princesse au duc de Richelieu, fut tracé par le gouverneur du prisonnier, qu'il fait fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère jumeau de Louis XIV. Selon ce mémoire, l'infortuné soustrait d'abord par la poli-

tique du cardinal de Richelieu, aux grandeurs auxquelles l'appelait sa naissance, fut élevé en Bourgogne, comme neveu ou comme fils du seigneur auquel son éducation avait été commise. Ensuite, sur une imprudence échappée au jeune prince qui soupçonnait la vérité, l'instituteur et l'élève avaient été séquestrés à perpétuité, dans la crainte que, profitant des agitations qui désolaient la France, ce jumeau ne fit valoir des droits opposés à ceux du monarque régnant. Le même éditeur, dans le tome sixième des mémoires précités, développe avec beaucoup de sagacité et quelquefois de vraisemblance, les motifs qui font pencher son opinion vers l'authencité et la véracité du mémoire. J'avoue même que la masse d'indices et d'inductions qu'il en tire est assez imposante pour tenir

lieu de plusieurs preuves ; et qu'il serait difficile de détruire ce système et de lui en opposer un nouveau, s'il avait répondu aux objections que lui-même il s'est modestement adressées, et que je vais reproduire en peu de mots.

La première qui se présente, concerne la forme de l'écrit; il est anonyme, et conséquemment dépouillé des caractères légaux, qui attestent l'authenticité. Il est vrai qu'on répond que, dans les circonstances actuelles, il est tout ce qu'il pouvait être ; le gouverneur l'ayant tracé au lit de la mort, et aucun notaire ne pouvant, sans courir les plus grands risques, recevoir une déclaration d'une telle importance. Mais pour un acte de cette nature, l'office d'un notaire ne parait pas indispensable ; celui des principaux officiers de la Bastille eut suffi ;

qu'auraient-ils eu à redouter de la révélation d'un secret qu'ils n'avaient pas manqué de pressentir ? Et si le moribond craignait leur silence, devait-il être plus assuré de leur fidélité à remettre son écrit ? Il est même inconcevable, si cet écrit est véridique, que le roi ne l'ait point anéanti, puisque son existence immortalisait un crime auquel il avait participé : plus inconcevable encore que Louis XIV, pour prouver à Philippe d'Orléans, qu'il n'était point fils de Mazarin, comme avait osé le prétendre les ennemis de la branche régnante, lui ait remis une pièce, très-curieuse, à la vérité, mais que son illégalité marquait d'un signe de réprobation. Un monarque, qui ne fit rien de commun, serait-il descendu à de si petites ressources pour justifier la légitimité de sa naissance et la possession de sa couronne ?

On ne s'explique pas plus clairement sur le nom, la qualité du gouverneur, la situation de ses propriétés en Bourgogne, les fonctions qu'il remplissait auprès des chefs du gouvernement, l'époque de sa disparution. Toutes ces lacunes dans les faits en produisent aussi dans les esprits, etsuggèrent des objections insolubles. Je n'ignore pas que la série des événemens qui concourent à mon ouvrage, puisse en faire naître de semblables ; mais, dans l'occurrence actuelle, il n'est question que de démontrer qui était le Masque de Fer : les détails de son histoire présentent une nouvelle cathégorie, et sont susceptibles d'une autre discussion. Ne perdons pas de vue celle-ci.

Après avoir examiné sérieusement, discuté avec matûrité la plupart des opinions émises sur le fameux pri-

sonnier, j'ai cru reconnaître qu'hormis celle du maréchal de Richelieu, qui me paraît plus spécieuse que fondée, elles reposaient sur la fragile base des conjectures. Voici ce que l'étude des faits, la comparaison des dates, la connaissance des caractères et le résultat des événemens m'ont décidé à y substituer.

Anne d'Autriche, selon tous les annalistes du tems, commença par montrer des mœurs romanesques, et finit par la galanterie. Madame de Motteville, sa favorite, jette sur les faiblesses de cette souveraine, le voile de l'indulgence; mais ce voile est transparent. Elle ne dissimule pas que Bassompierre, Richelieu, Chalais, de Retz, aient parlé d'amour à une femme, à qui son mari ne parlait jamais d'hymen. Il est de notoriété, que Montmorency brûla pour elle;

et la circonstance du portrait d'Anne, découvert au bras du maréchal, lors de sa déroute de Castelnaudary, détermina sa condamnation, selon la remarque de son historien. Madame de Motteville ne se tait pas non plus sur la témérité de Buckingham, qui, non content de compromettre la reine, par la publicité de son amour, pénétra jusqu'à son lit pour lui en faire l'aveu, dans les termes les moins mesurés. Loin de s'en montrer irritée, elle n'en fit que rire, ce qui enhardit l'ambassadeur. Selon le véridique historien des Stuarts, ce jeune et fougueux courtisan, ayant conduit à Bologne, madame Henriette, sœur de Louis XIII, il revint à Amiens, où il eut avec la reine Anne, une entrevue dont le souvenir s'est conservé longtems dans le pays. Ce fut à la suite de cette conférence, qu'on ne soup-

çonnera pas d'avoir été diplomatique' que d'une part, la reine s'enfonça dans la retraite, sous prétexte de jaunisse; et que de l'autre, le roi irrité changea la maison d'une épouse, dont il suspectait la fidélité. Buckingham prêt à revenir en France, avec la qualité d'ambassadeur, reçut de Louis l'ordre formel de ne pas y mettre le pied. Furieux de ce contretems, il jura qu'il reverrait Anne, malgré son époux et Richelieu; et depuis il amena la rupture entre les deux puissances. On sait qu'il fût envoyé au secours des Protestans révoltés à la Rochelle; qu'il échoua, et qu'étant retourné en Angleterre, il fut assassiné par un ennemi privé. Quelques-uns ont écrit que jadis sa mort avait été commandée par le cardinal de Richelieu; mais il n'est guère vraisemblable que l'influence de ce ministre

lui ait de si long-temps survécu ; et si j'ai paru adopter cette version, dans un endroit de mon ouvrage, j'ai assez montré par la note qui l'accompagne, quel était mon véritable sentiment.

C'est donc de Buckingham et d'Anne d'Autriche, que je crois issu l'inconnu célèbre sous le nom de l'Homme au Masque de Fer. L'extrême ressemblance de cet infortuné avec celui que je lui donne pour père, prouve peut-être mieux la vérité de cette opinion que tous les raisonnemens. Ceux qui pourront se procurer le portrait du duc, seront à même de le comparer avec celui de son fils, que j'ai fait graver à la tête de ce livre.

Si l'on concluait de cette ressemblance, partagée d'une manière si sensible par Louis XIV, que ce monarque était aussi le fils du lord Buckingham ;

bien qu'il n'y ait aucune preuve pour étayer cette présomption, je ne pourrais disconvenir qu'elle a au moins un côté de vraisemblable. Cependant, comme sur une matière aussi délicate, de simples indices seraient téméraires, je juge plus prudent d'attribuer à l'énergie de l'imagination maternelle, le jeu de cette ressemblance, qu'il faudrait, dans un cas différent, imputer à la réitération de l'infidélité conjugale.

Ce serait ici le lieu de discuter l'assertion d'une brochure, publiée dans ces derniers tems, sous le titre d'*Intrigues secrètes du cardinal de Richelieu*; si les caractères que l'éditeur donne à la reine, au ministre et au P. Joseph, si les discours qu'il leur fait tenir, n'étaient également démentis par la raison, par l'histoire et par la vérité. Que dire à un homme qui

représente Anne d'Autriche comme une dévote, menée par le cardinal ; le capucin comme le plus vil des scélérats, et Richelieu lui-même comme un intrigant subalterne, qui, pour venger un affront, pratique un métier dont le nom même ne se prononce pas en honnête compagnie ?

Au demeurant, que le Masque de Fer soit le fils de Louis XIII, de Buckingham, ou de tout autre, toujours est-il prouvé, 1°. Qu'il était frère de Louis XIV; car dans toute hypothèse, il n'était point né hors le mariage ; 2°. Qu'il était son frère ainé, et qu'en cette qualité, il avait à la succession de la couronne, les droits incontestables de la primogéniture ; 3°. Que la singularité de sa ressemblance détermina l'usage du masque, comme celle de sa position avait nécessité les mesures extraordinaires et les précau-

tions de sévérité employées contre lui par le gouvernement.

Maintenant, pour ce qui regarde les anecdotes dont se compose ce que nous savons de la vie de ce personnage, s'il faut l'avouer, je crois les unes apocryphes, ou au moins exagérées, et les autres présentées de manière à rendre singulièrement attachant celui qui en est l'objet. Quant à celles dont j'ai fait usage, elles concordent presque toutes avec les mémoires du tems; et hormis quelques développemens qui appartiennent à la rédaction, tout mon ouvrage a une base historique. C'est un canevas fourni par les registres du passé, et que j'ai brodé de mes couleurs,

Ce sujet a déjà souri à l'imagination d'un romancier, connu par plusieurs ouvrages agréables, et notamment par *l'Aventurier Français*; il

a écrit, en se jouant, l'anecdote du Masque de Fer. Mais outre qu'il a semé dans ce petit ouvrage, dont le sujet parait sérieux, les saillies d'une plume badine; l'opinion qu'il y professe, en donnant pour père à son héros le cardinal Mazarin, ne peut soutenir l'examen d'une saine critique. Pourquoi, en effet, Louis XIV aurait-il redouté un frère utérin, né long-tems après lui? Quelle nécessité de le condamner au masque, à la détention perpétuelle et à une mort violente, s'il se découvrait? Toutes ces circonstances révèlent invinciblement un personnage dont l'existence était embarrassante, dont les droits pouvaient être réclamés, et qui eut trouvé, pour appuyer sa cause, les efforts de la justice et les larmes de la pitié! En dira-t-on autant d'un fils de Mazarin?

Les égards distingués que l'impé-

rieux Louvois témoigna toujours au Masque de Fer, égards qu'avec son caractère altier, il eut toujours refusé, même qu'il n'eut pas dûs au seigneur Italien, dont nous avons parlé plus haut; ces égards, disons nous, au jugement d'un écrivain périodique qui a débattu cette controverse, forment une présomption qui équivant à une preuve. Deux seuls personnages, le frère ainé ou le frère jumeau de Louis XIV, ont pu obtenir d'un ministre si dur et si vain, la déférence qu'il eut volontiers déniée aux têtes couronnées. On sait qu'il cherchait toutes les occasions de traiter de niveau avec le roi lui-même; et il fallait bien que l'Homme au Masque de Fer, eut sur ce monarque, une sorte de supériorité, sinon avouée, au moins tacitement recon-

nue, pour que l'orgueilleux se tînt debout et découvert devant lui.

J'aurais pu enfler cette petite dissertation, de détails déjà semés dans quelques journaux, et d'anecdotes insérées dans plusieurs livres. J'ai préféré y renvoyer mes lecteurs. D'ailleurs j'ai fait entrer dans le corps du mien tout ce qui m'a semblé propre à captiver la curiosité ou l'intérêt. Heureux, ajouterai-je, en copiant les dernières lignes de ma lettre à un journaliste (1); « Heureux l'auteur, » qui fondant sa renommée sur les » revers de ses héros, s'associe à leur » gloire par ses talens, et reçoit, dans » les pleurs de ceux qui le lisent, » le prix de ceux qu'il a versés en

---

(1) Voyez *la Semaine*, Nos. 19, 21 et 23 de cette année, et les journaux de ventôse, an 12.

» les célébrant ! C'est mon vœu le
» plus cher, comme son accomplis-
» sement serait ma plus douce ré-
» compense. » (1)

---

(1) L'éditeur de ce nouvel ouvrage de M. Regnault-Warin, use de la voie de publicité qu'il lui présente, pour prémunir le public contre les fraudes dont cet auteur a été constamment la victime, depuis son entrée dans la carrière des lettres. Presque tous ses ouvrages sont devenus la proie des contrefacteurs typographes ou des frippiers littéraires. C'est ainsi qu'en se partageant les propriétés de sa pensée, ils l'ont voulu punir des succès dont le public honore ses essais. Il croit répondre à ces encouragemens, en chargeant son éditeur d'indiquer à la continuation de son indulgence les ouvrages qu'il avoue.

Ouvrages de M. Regnault-Warin, *avoués par lui :*

Etudes Encyclopédiques, in-8°. — à Paris.
Contemplateur, brochure in-8°. — l'auteur, *idem*.
Lille ancienne et moderne, 1 vol. in-12, fig. — Castiaux, à Lille ; Dujardin à Paris.

Œuvres de Berquin, 28 vol. in-18, fig.
— André, *idem*.

Cimetière de la Madeleine, 4 vol. in-12 et in-18, fig. — Lepetit, *idem*.

Prisonniers du Temple, (les deux premiers volumes seulement.) 2 vol. in-12, fig. — Locard, à Versailles.

Spinalba, 4 vol. in-12. — André, à Paris.

Tonneau de Diogène, 2 vol. in-12, fig. — *idem*.

Jeunesse de Figaro, 2 vol in-12, fig. — Lepetit et Leprieur, *idem*.

Roméo et Juliette, 2 vol. in-12 fig. — Lepetit.

Caverne de Strozzi, in-12 et in-18, fig. *idem*.

Homme au Masque de Fer, 4 vol. portrait, — Frechet et compagnie, *idem*.

N. B. Il a paru plusieurs contrefaçons du *Cimetière de la Madeleine*; plus, un roman sous ce même titre, mais étranger à ce sujet, en deux vol. in-18; une falsification en 1 vol. in-18, extraite de l'ouvrage principal; une brochure intitulée : *Cimetière de Mousseaux*, à la tête de laquelle, l'auteur s'est donné pour celui d'un ouvrage célèbre; un roman intitulé : *Olympia*, calquée sur *la Caverne de Strozzi*; un roman, dans lequel, sous le titre du *Faux Dauphin*, on a extrait, sans les citer, plusieus passages du véritable *Cimetière*; un roman qui a pour enseigne : *le Presbytère*, et qu'on a faussement attribué à M. Regnault-Warin. Il n'est

pas non plus l'auteur du dernier volume des *Prisonniers du Temple*; et c'est avec la même hardiesse, que profitant de son absence, on a publié sous son nom une sorte de roman pastoral, intitulé : *Clémence*, 3 vol. in-12, pour la composition indigeste, duquel on n'a pas rougi de lui dérober quelques fragmens manuscrits.

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

Au moment que je prends la plume pour confier au papier le récit de mes malheurs, le tems, dans sa course, que rien n'arrête, vient à-la-fois de terminer pour l'univers une révolution, et de marquer pour moi une époque : le dix-huitième siècle s'ouvre aujourd'hui, et aujourd'hui s'accomplit, à quelques jours près, la cinquantième année de ma captivité. Né sous un dais royal, mes premiers cris frappèrent le lambris des palais, et mes derniers soupirs murmureront sous ces voûtes, fatiguées

hélas! de les redire! Puis-je le répéter sans horreur? Oui, depuis que mes yeux furent condamnés à contempler leurs formes sépulchrales, la verdure et les fleurs ont cinquante fois embelli le séjour de l'homme ; des générations sans nombre l'ont peuplé; moissonnées par d'interminables guerres, elles ont été remplacées par de nouvelles. La face du monde politique a aussi varié plus d'une fois: d'illustres brigands ont courbé les nations sous leurs sceptres usurpateurs, et l'on a vu des rois découronnés, mendier un asyle qu'ils ont à peine obtenu. Ceux que Dieu fit les maîtres de la terre, n'auraient-ils que deux destinées? Ou régner, ou devenir esclaves; ou ceindre leurs fronts du diadême, ou voir leurs mains chargées de fers? Quelle pourrait être en effet l'attitude de celui qui, monarque autrefois, et maintenant descendu du trône, se verrait confondu parmi la foule soumise? N'osant plus commander, et ne sachant pas obéir, il deviendrait pour

les potentats un objet de crainte ou de scandale, pour les sujets un motif de pitié, bientôt peut-être un prétexte de révolte. Exilé des palais, sa place est donc marquée dans un cachot. Là, du moins, comme dans un cercueil, il jouit du calme; la flatterie n'importune plus ses oreilles; il n'a pour courtisans, que de sinistres geoliers. Mais plus heureux que lui, le prince qui, de son lit de pourpre, marchant à l'échafaud, ne perd sa couronne qu'avec la tête, et la puissance qu'avec sa vie. Le sort de Charles Stuart fut moins digne de compassion que d'envie; il sortit de Witehall le front paré du bandeau des rois, et ne cessa de régner, qu'en cessant de vivre.

Pour moi, d'abord triste jouet d'une fortune également aveugle et illustre, j'ai fini par en devenir le rebut. Elle avait jonché mon berceau de fleurs champêtres, et fait briller à mes regards adolescens, le flambeau de la gloire dans les mains de l'amour. Douce illusion de mon printems, qui sembla n'en éclairer un

jour, que pour livrer les autres à l'amertume des souvenirs et des regrets!

Plus de soixante ans se sont écoulés, depuis que je vins grossir de mon nom la liste des infortunés; je n'en ai pas vécu dix-huit. Le reste, consumé dans une végétation déplorable, a vu chaque jour qui le compose, signalé par de nouveaux revers; les grandeurs dans lesquelles je naquis se sont évanouies, quand je croyais les saisir; fait pour partager d'immenses domaines, je ne possède pas un coin de gazon suffisant pour reposer ou couvrir ma dépouille mortelle. Que dis-je? Est-elle à moi, cette dépouille misérable? N'est-elle pas depuis un demi-siècle la propriété et la proie de ceux qui se sont aussi approprié ma liberté? Juste Dieu! ce n'était point assez de me ravir ce trésor, dont la nature dote le moindre de ses produits; il fallait à ce vol ajouter les souffrances d'une épouse et le meurtre d'un fils, à-la-fois la consolation de mes calamités, et mon espoir pour l'avenir! Ainsi

il n'y a plus d'avenir pour moi, comme il n'est plus de cœur qui puisse palpiter d'accord avec le mien! Ma compagne est morte, notre enfant n'est plus, je suis seul dans l'univers, comme dans cette prison; ou plutôt, je ne suis plus qu'un spectre errant dans ces tombeaux, qui, si long-tems, retentirent de mes génissemens funèbres; et si je sens encore l'existence, ce n'est que par la douleur.

Je serais cependant bien peu digne de ma propre estime, et, ce que je dois plus considérer, des regards de Dieu, si je n'avais un peu profité de la constante sévérité de ses lecons. Non, je ne cède point en lâche au joug qu'il appesantit sur ma tête; mais plus convaincu de sa justice encore que de mon innocence, je veux bénir la main qui me frappe. J'éprouve une sorte de fierté à lutter corps à corps avec le malheur; ce spectacle peut-être a quelqu'intérêt pour l'œil du Très-Haut. Je ne ressens donc plus cette anxiété vive, dont chaque

mouvement brise le cœur et trouble les sens ; en me permettant ces plaintes tardives, tribut inévitable de l'humaine faiblesse, il me semble avoir exhalé les derniers sanglots de ma longue agonie. Soit que l'excès de l'infortune ait engourdi mon ame, ou l'ait conduite à la résignation, je sens que je puis m'abandonner à ce calme mélancolique, que mes geoliers nomment tranquillité.

J'emploie à rassembler quelques idées, l'espèce de séréuité qu'elle me procure. Les maîtres de mon existence et de ma liberté, qui me demandent le narré de ma vie, sans songer qu'il doit être l'histoire de leurs forfaits, servent, sans le savoir, mes désirs secrets. Qu'elle est donc cette soif de l'existence, cet avant-goût de l'immortalité, qui tourmentent celui même pour qui ils devraient être un supplice ? A la seule pensée de perpétuer mes souvenirs, tout mon être a frémi ; un sentiment, dirai-je de plaisir, a remué mon cœur, tout cendre qu'il est. Le nom sacré d'*Oné-*

Zyme, ce modèle de l'héroïsme conjugal ; celui de *Clémentin*, ce fruit de l'amour malheureux ; ces noms tracés par ma main tremblante, trouvent encore des larmes dans mes yeux épuisés. Je crois qu'un feu surnaturel réchauffe ma tête sexagénaire ; non que mes cheveux blanchis dans l'adversité, réclament le laurier des littérateurs illustres ; je ne veux, je ne dois les ombrager que d'un funèbre cyprès, et c'est ainsi, qu'attendant, qu'appellant la mort, je me réunirai à ma tendre *Onézyme*, et à mon fils bien aimé.

Religion sainte, ô vous que sans méconnaître, j'ai quelquefois outragée, et qui m'avez toujours consolé, mon existence est votre triomphe! Vainement j'aurais invoqué la sagesse de Socrate, la dialectique de Platon, la fermeté d'Epictète ; ces héros de la philosophie opposèrent-ils d'autre égide aux revers, que l'indifférence ou l'orgueil ? Mais les dogmes sacrés du christianisme ouvrent aux ames souffrantes la perspective

d'un meilleur avenir. Le tyran qui opprima doit craindre, le misérable qui pâtit peut espérer, car par delà ce monde de persécutions et de larmes, ce n'est plus un magistrat faible ou pervers qui tient la balance ; c'est la religion auguste qui en suspend les bassins sur l'abyme, afin que le même choc qui y précipite les méchans, élève les bons jusqu'au séjour des récompenses. Puisse cette narration, animée de son esprit, franchir un jour ces barrières infernales, devenir un monument de ses victoires, comme elle en sera du despotisme, et faire couler des pleurs sur sa victime, long-tems après que ce palais de ses vengeances ne sera plus !

A quelques lieues d'Auxerre, ville considérable de la province de Bourgogne, les voyageurs, que leur inclination ou leur fortune engagent à cheminer à pied, découvrent une route spacieuse, qui, après avoir tourné au pied d'un côteau de vignobles, s'ouvre et s'étend, à perte de vue,

dans l'épaisseur d'une vaste forêt. Le milieu de cette longue avenue, fortifié par un double lit de sable et de rocailles, présente au lourd trot des chevaux campagnards, et aux chars massifs des rouliers, un encaissement commode et solide. Le paisible piéton qui marche aux côtés, y foule constamment une molle lisière d'épais gazon ; et tandis que les rameaux flexibles de la jeune charmille et du coudrier, inclinent sur sa tête un abri de feuillage, il peut, d'un œil intelligent, remarquer et choisir d'une main adroite, les plantes balsamiques, dont ces lieux sont prodigues. Quand l'aube blanchit l'Orient, à la renaissance des beaux jours, il est agréable de voir leurs tiges, de hauteurs variées, et de toutes formes, offrir l'émail de leurs couleurs étincellant de rosée. Les regards ne sont pas seuls charmés ; souvent, alors même que de douces vapeurs, émanées des calices de l'églantine, viennent chatouiller l'odorat, les préludes de l'oiseau qui con-

fie aux dards du chardon son nid moëlleux, enchantent les oreilles. Cependant à l'extrêmité de l'allée, du sein de l'horison, qui paraît tout en feu, s'élance un globe de lumière qui inonde la forêt. Mille bruits harmonieux s'y font entendre; mille nuances charmantes peignent ses bocages, que balance légèrement la fraîche haleine du matin. Quelquefois un petit pâtre, qui chasse en sifflant des chèvres devant lui, vient animer ce tableau pastoral; quelquefois aussi, il se transforme en paysage digne de Berghem, lorsqu'à travers une clairière ménagée, comme à dessein, on entrevoit un hameau avec ses toîts de chaume et son modeste clocher; sur-tout, si non loin, on distingue une jeune laitière, marchant lestement, sa cruche sur la tête; la mythologie des Grecs n'eut pas manqué de la prendre pour une Hamadriade.

Je m'arrête un instant en cet endroit. Que ceux qui ont voulu connaître les détails de ma vie, s'habi-

tuent à ces excursions et me les pardonnent ; je me les permettrai le moins qu'il conviendra à mon sujet, et desire sincèrement que ce ne soit pas le plus qui convienne à mes dispositions. Privé des facultés d'agir, on ne m'a laissé que celles de me ressouvenir et de penser ; j'use sobrement de celle-ci, que la continuité de l'infortune a tant altérée ; l'autre est saine encore ; c'est ce qu'il faut pour la besogne qu'on me demande. On m'excusera, si l'habitude de vivre avec les ouvrages des poëtes, et de multiplier sous mes crayons ceux des peintres, a fait contracter à mon style une couleur quelquefois chargée, et des formes un peu romanesques. J'étais né avec une imagination vive, que le continuel aspect des verroux n'a pu glacer. Des souvenirs d'un demi-siècle sont frais encore dans ma mémoire : il ne m'est plus permis de vivre que par eux ; aurait-on la cruauté de me les défendre ?

Je reviens sur la route d'Auxerre.

On doit juger par les objets que

je viens d'indiquer, que pour peu qu'on ait du loisir et du penchant à l'étude de la nature, cette avenue a de quoi les satisfaire; mais si elle présente au botaniste les moyens de composer un riche herbier, la crête de la montagne sur laquelle elle est tracée, offre au métallurgiste des échantillons les plus précieux et les plus variés. Qu'on se figure une immense esplanade, dont la surface nue et stérile, repousse d'autant plus le regard, qu'il vient d'errer agréablement sur des pelouses verdoyantes, des tapis de mousses dorées, et des dômes de feuillages. Ici, au contraire, le sol semé de cailloux anguleux, se hérisse de touffes d'orties, de grouppes de chardons, de genêts d'un vert noir, de marrube empesté, de buissons épineux, et d'arides bruyères, dont le vent agite les rameaux desséchés. L'espèce de gémissement qui en sort, rappelle tout-à-coup ces plaintes funèbres, que les esprits des montagnes font entendre dans les chants d'Ossian, lorsque ce Barde, assis sur le

sommet d'un roc avancé dans les mers d'Ecosse, convoque, aux accords de sa harpe mélancolique, les mânes de ses ayeux errans sur les nuages. Mais ce petit désert, si déplaisant au voyageur, obligé de le traverser en plein midi, a bien des attraits pour celui qui dirige vers la connaissance des métaux, ses études et ses recherches; car presque tous ces cailloux renferment, sous leur grossière enveloppe, des parcelles brillantes de cuivre, de fer et d'or. La terre qui les contient, en les déguisant, paraît d'une couleur brune, qui teint de rouille les torrens formés par les pluies. Si l'on conclut de ces apparences, ou les flancs de cette montagne conçoivent et élaborent une mine métallique, ou son sommet fut jadis la bouche d'un volcan, dont ces substances seraient le cratère éteint : je ne crois pas cette remarque à dédaigner.

Des aspects rians embellissent le revers de cette croupe sauvage. On la descend par un sentier étroit et sinueux, pratiqué dans un jeune tail-

lis, dont la tendre verdure contraste avec la sombre épaisseur du bois précédent. Les racines des arbrisseaux qui composent celui-ci sont abreuvées par une source limpide, qui jaillit et s'échappe sous un amas de rocailles, et qui, divisant en plusieurs rigoles son onde rafraîchissante, court en filets d'argent sur des lits de gazon perdre au pied des bouleaux et des peupliers ses bouillons écumans. J'ai nommé ces arbres qui, d'ordinaire, chérissent la tranquille fraîcheur de la plaine, mais qui, par une singularité peu commune, se sont naturalisés sur cette montagne ; il est vrai qu'en cet endroit, la forêt voisine les protège contre les attaques du Nord, et qu'ils trouvent dans le cristal des fontaines qui serpentent autour d'eux, leur aliment accoutumé.

On n'a pas encore quitté le bocage qu'ils forment, qu'un spectacle nouveau vient étonner les regards A l'extrêmité d'une vaste nappe de trefle et de sainfoin, que partage en deux portions à-peu-près égales un

large canal, dont les deux rives sont ombragées par de vieux saules; s'élève, parmi d'humbles masures, et du milieu d'un énorme bouquet de maronniers, un antique et superbe donjon, qui semble dominer sur toute la contrée. Il paraît, au premier coup-d'œil, composé d'une grande galerie voûtée, dont chaque arceau est accompagné d'un vitrage de couleur. Là sont empreints, dans des compositions gothiques, les hauts faits des châtelains, dont cet édifice retrace les siècles chevaleresques. D'une part, il est flanqué de plusieurs tourelles pyramidales, qui semblent, de loin, réunir en un seul faisceau les guidons de leurs girouettes. Du côté le plus découvert, s'appuie une grosse tour, percée de meurtrières et couronnée d'un double rang de créneaux; leurs embrâsures, d'où jadis tonnaient des instrumens de mort, sont maintenant remplies par des touffes de géroflées jaunes, ou par des arbustes épineux. De plusieurs fentes, dont le tems a cicatrisé cette forte-

resse, sortent, par gerbes, des graminées saxatiles que le moindre soufle agite ; et de distance en distance, on voit se balancer de longues guirlandes de fleurs rouges et bleues qui se plaisent à décorer de leurs nuances brillantes la sombre vieillesse du monument.

Quand on l'examine du côté opposé, on ne peut voir sans surprise et sans admiration, l'immense courtine de lierre qui le tapisse et l'enveloppe. Les souples rameaux de cet arbuste ont grimpé, s'insinuent et s'accrochent du pied de la tour jusqu'à son dernier sommet. A travers cette verdure luisante et ses bouquets de fruits, à peine peut-on distinguer les corniches brunes des fenêtres, dont elle masque l'ouverture comme par un rézeau ; c'est là, c'est dans le creux de cette retraite caverneuse que des nuées de hibous ont établi leur domicile et leurs nids; c'est aussi de là qu'à la chûte du jour, on voit s'élancer d'innombrables chauves-souris, qui cherchant leur pâture dans

les airs, y planent d'une aîle silencieuse.

Ce gothique manoir, avec le parc qui l'entoure, est assis sur le penchant de la montagne, d'où, au tems des guerres civiles, il commandait tout le pays. Durant les fureurs de la ligue, il fut la retraite et l'arsenal de plusieurs seigneurs bourguignons, partisans déclarés des Guises. Après la conquête d'Henri IV, il devint la propriété du seigneur *des Anglecourts*, qui substitua ce nom à celui de *la Chateigneraye*, qu'il avait précédemment porté, et duquel il était redevable à une prodigieuse quantité de châteigniers plantés dans les environs. A la mort de M. des Anglecourts, ce domaine et ses dépendances formèrent la partie la plus considérable de la succession, qui passa toute entière à son fils, l'un des menins du dauphin, qui fut depuis Louis XIII.

La situation de ce château le ferait jouir d'une vue très-étendue, si la plus grande partie de son horizon

n'était borné par des montagnes ; on les voit entassées les unes sur les autres, coupées en amphithéâtre, et fuir dans un vague lointain, toutes chargées de vignes et de forêts sur lesquelles s'arrêtent les nuages. Par-ci, par-là, à travers des échappées de vallons, on distingue plusieurs maisons de campagne, dont les mansardes rouges se font remarquer parmi la verdure, ou quelques clochers qui élèvent leurs flêches aigues au-dessus des plus grands arbres. Si, du haut du donjon, on jette les yeux sur les terrasses qui lui servent de base, elles paraissent tellement couvertes de bois, qu'il est difficile de concevoir qu'il existe entre elles des espaces où se soient réfugiés plusieurs hameaux, qu'on devine cependant à la pointe de leurs clochers. Celui d'un abbaye de filles, situé à plus d'une demi-lieue, pourrait servir de point de mire à l'embrâsure centrale des créneaux; delà, on découvre entièrement son église gothique, avec ses arcs-boutans, ses vitraux peints et la

coupole hémisphérique de son chevet. En plongeant ses regards au Sud, on les égare sur les croupes vineuses de la Bourgogne ; mais en les ramenant plus près de soi, on les fixe par le spectacle d'une petite ville, à demi assise sur la pente de deux collines, dont l'une est garantie par deux énormes tours crénelées. Un long ruban de cristal qui promène ses replis bordés de saules au fond d'une petite prairie, conduit l'œil qui suit ses détours, d'abord à plusieurs moulins, dont on entend le bruit ; ensuite, à la chûte d'une large écluse qui brise avec fracas ses écumes bouillonnantes, et court, à cent pas, dormir dans un gouffre ; enfin, sur les rives d'un étang, dont la face légèrement ridée, réfléchit l'imposante masse du château.

C'est dans ce château, dont en reconnaissance des plaisirs que j'y ai goûtés, j'ai commencé par décrire les environs ; c'est aux Anglecourts que j'ai vu s'écouler les premières années de ma vie, et les seules de

mon bonheur. Dans un coin du parc, abrité par un quartier de roc, on avait pratiqué un pavillon rustique, en forme de chaumière, où se trouvaient réunies toutes les jouissances des champs: ses murs de plâtre étaient parés à l'extérieur de volets verts, et sa toîture de simple paille paraissait toute bronzée de mousse. Au bout du petit tertre sur lequel elle est était bâtie, on avait planté un long berceau, dont la vigne faisait la richesse, dont le lilas, le seringa et le chèvre-feuille faisaient l'ornement. Une belle pelouse s'étendait sur le terrein légèment inégal et montueux, qu'enfermait de trois côtés un fossé rempli d'eau limpide. Voilà le manoir où je devais recevoir les premiers élémens de l'existence.

La fatalité qui a présidé à ma destinée ne m'a jamais permis de vérifier sous qu'elle date fixe, je dois placer l'époque de ma naissance. Selon un calcul approximatif, je crois pouvoir la porter vers la fin de l'année mille six cents trente: ce fut donc

alors que je commençai à habiter la maisonnette du parc des Anglecourts.

J'y reçus pour nourriture première le lait d'une bonne femme dont, vu le rôle qu'elle a joué dans quelques évènemens de ma vie, il faut que je crayonne ici le portrait. Madame *Jobin* touchait à sa trentième année, et en était à son second nourrisson, lorsqu'on me confia à ses soins ; elle sevra pour moi la fille du baron des Anglecourts. Née au Croisic, en Bretagne, et veuve de l'intendant du baron, lequel était, je crois, de Sens, elle avait, dans son caractère, un mélange de l'entêtement breton et de la cordialité bourguignonne. C'était plus qu'une paysanne, ce n'était pas une bourgeoise. Petite, courte de taille, brune de peau, elle possédait une gorge d'une forme et d'une blancheur admirables. Vive, leste et même emportée, elle avait la répartie brève et le geste prompt. La grandeur ne pouvait l'éblouir, l'opulence ne lui en imposait point, l'autorité ne l'eut pas intimidée ; elle concevait rapide-

ment, voulait avec force, exécutait avec opiniàtreté. Elle était dévouée à ses maîtres, idolàtrait ses nourrissons; mais plus qu'eux, elle chérissait ce qu'elle croyait son devoir. Enfin, pour achever cette ébauche et son éloge, quoique femme, domestique et quelquefois bavarde, elle savait garder un secret.

Si celui de mon origine ne lui fut point entièrement révélé, du moins lui en laissa-t-on entrevoir une partie. C'était le seul moyen de l'attacher à ma destinée; car, quoique d'une condition au-dessous de la médiocre, elle eut rejetté la fortune que n'aurait point accompagné la confiance. La suite de ces mémoires montrera combien elle en était digne.

Afin de mieux épaissir les ténèbres dont on voulait couvrir mon berceau, M. des Anglecourts m'avait annoncé comme sa nièce. Sa sœur, la marquise de *Louvigny*, qui demeurait habituellement à la cour, s'était prêtée à cette supposition, sans cependant qu'on l'eût informé du véritable mo-

tif ; car les menées de son mari étaient à redouter, et auraient pu me devenir funestes. Ceci trouvera son explication.

Attentive à contribuer au mystère, madame Jobin, qui ne me désignait que sous le nom de *Caroline*, avait grand soin de ne laisser soupçonner mon sexe à qui que ce fut : elle ne m'habillait, ni ne me déshabillait devant personne, hormis M. des Anglecourts, qui en sa qualité d'oncle, recevait des complimens sur la gentillesse de sa petite parente. Chaque jour, il venait me voir deux fois, m'embrassait tendrement et tristement, et ne manquait jamais de terminer sa visite du soir, par un signe de silence et de discrétion qu'il adressait à la nourrice. J'ai su depuis que ce signe, que le bonhomme croyait nécessaire, et qui avec une telle femme était au moins inutile, provoquait sa mauvaise humeur durant quelques minutes. Pour qui me prend-il, disait-elle en me serrant fortement dans les bandes de mon maillot ?

Vive Dieu ! nous savons ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on garde des secrets ; et comme souvent mes cris, excités par ses brusques mouvemens, redoublaient : allons, marmot, ajoutait-elle, en me retournant, ne vas-tu pas me gronder aussi ? Pleure, pleure ; accoutume-toi aux larmes, tu m'as bien l'air d'être condamné à en verser ! Puis cette idée l'attendrissant, elle me mouillait des siennes, et ne me mettait au lit, que quand j'étais appaisé par ses caresses.

Mais celles qui, dès cet âge si tendre, me faisaient le plus de plaisir, et avait sur moi une espèce d'empire, me venaient de mademoiselle des Anglecourts, ma sœur de lait, fille unique de celui qu'on appelait mon oncle, et qui, en conséquence, me regardait comme sa cousine. Une complexion très-délicate, et qui même jusqu'à la dentition, ne permettait pas qu'on se rassurât sur la possibilité de son existence, avait déterminé le baron et sa nourrice à lui continuer

le lait jusqu'à plus de dix-huit mois, et ce régime ménagé lui avait été si favorable, que non seulement il avait contribué à fortifier son tempérament, mais que vraisemblablement il lui avait sauvé la vie. A l'époque de ma naissance, madame Jobin avait donc pu transmettre à un autre nourrisson les tendresses que jusqu'alors elle lui avait prodiguées ; mais en la sevrant de son lait, cette bonne femme était loin de la sevrer de son attachement et de ses soins. Considérant que M. des Anglecourts, veuf depuis quelques mois, et engagé dans un procès considérable relatif à une succession dont sa femme se prétendait héritière, et de laquelle il devait continuer la poursuite par intérêt pour sa fille ; pensant, dis-je, que son maître ne pourrait donner à celle-ci toutes les attentions qu'exigeait sa santé encore chancelante, Mad. Jobin avait fait consentir le baron à lui abandonner cet enfant encore quelques années. Cette disposition s'accordait d'autant mieux avec les vues

de M. des Anglecourts, que la présence continuelle de la petite Onézyme, suppléraît à la société d'autres enfans, dont on m'avait expressément défendu la fréquentation. Quant aux détails de la première éducation qui, de cette manière, se doublaient pour la nourrice, elle n'avait pas craint de s'en charger seule, afin de n'avoir à partager avec personne le secret de mon existence, ensuite pour satisfaire son cœur, charmé de réunir ainsi les deux seuls objets de ses affections; je dis les seuls, car son propre fils, le seul qu'elle eut eu de M. Jobin, était mort de la même petite vérole qui avait emporté le père et madame des Anglecourts, et qui avait respecté la mourante Onézyme.

Ce fut donc avec cet enfant que je partageai les soins de notre nourrice et de notre gouvernante commune. Plus d'une fois aussi, bien qu'elle fut sevrée dès long-tems, Onézyme partageait son lait. Lorsque nos gentillesses l'avaient mise dans une veine de gaieté, elle se donnait le plaisir

de nous suspendre à ses mamelles, et de nous porter, dans cette posture, au château, où le sensible baron nous accablait de caresses paternelles.

Je viens d'observer que sa fille, âgée plus que moi, d'environ dix-huit mois, avait acquis sur mes volontés une sorte d'empire. Né vif et pétulent, à peine eus-je atteint ma première année, que ce caractère se manifesta par la mutinerie; je desirais sans motif, je voulais avec chaleur, je m'impatientais aisément. Les menaces de madame Jobin n'avaient pas le pouvoir de m'effrayer; souvent ses caresses obtenaient peu d'avantage sur mes emportemens : il y avait pourtant un moyen de les adoucir, quelquefois même de les faire cesser. On appelait Onézyme; Onézyme arrivait avec un peu de lenteur, s'approchait de moi sans empressement, et d'une petite mine grave, elle m'adressait quelques mots qui rarement manquaient leur effet. Le rire alors succédait aux larmes; je m'élançais impétueusement au visage de ma cou-

sine, que j'empoignais de mes dix doigts, au risque de l'éborgner; mais un léger soufflet de ma jeune Minerve, me rappelait aux convenances et rétablissait l'ordre. Madame Jobin disait alors au baron, que ces scènes enchantaient : on ne s'est pas trompé en nommant celui-ci Caroline; car, ajoutait-elle, en montrant mademoiselle des Anglecourts, voici le garçon, et si jamais ils étaient époux, je prédis qu'elle porterait le chapeau. A ces mots, le baron semblait effrayé, poussait deux ou trois soupirs, ne disait mot et se retirait sur la pointe du pied, après avoir posé son index en travers sur ses lèvres. Vive Dieu! s'écriait madame Jobin, en le regardant sortir et en haussant les épaules, voilà bien du mystère pour un bâtard! Quand ce serait celui d'une reine, croit-il qu'il serait plus difficile d'en garder le secret? On voit, par ces paroles, que la bonne nourrice ne savait que la moitié de celui-ci.

Plus je grandissais, plus Onézyme acquérait de l'influence sur moi; tout

excitait mes désirs ; la moindre contrariété décidait mon emportement ; il ne fallait rien alors pour le porter jusqu'à la colère. Madame Jobin, avec toute sa brusquerie, n'était guère propre à m'en corriger. Plus elle s'irritait, moins je voulais céder ; les punitions qu'elle m'imposait ne me corrigeaient pas mieux ; mais qu'Onézyme parlât ou sourît, cela suffisait pour tout obtenir ; que son œil vînt à me lancer un regard sévère, le mien aussitôt se chargeait de pleurs. Son silence me mortifiait plus que les criailleries de madame Jobin ; son sourire ramenait déjà dans mon ame le plaisir et la sérénité.

Nous nous perdions peu de vue, et qui découvrait l'un, était sûr que l'autre n'était pas éloigné. Nos promenades, auxquelles d'ailleurs présidait toujours la nourrice, se renfermaient dans les limites du parc, d'où le baron avait eu la précaution de bannir insensiblement les importuns. Pour varier nos jeux, il ne dédaignait pas de les partager. Je gravis-

sais avec une satisfaction inexprimable, les tertres revêtus de gazon ; je me plaisais à me rouler sur la pelouse épaisse, avec un énorme danois, aussi complaisant que vigoureux, qui se prêtait à toutes mes fantaisies. Durant ces exercices, qui avaient lieu pendant la belle saison, presque tout le jour, madame Jobin, assise sur un banc, à l'ombre, son tricot à la main, ne me perdait pas de vue. Un grand vivier, placé au bout de la grande allée du parc, lui donnait des transes cruelles; elle me criait sans cesse, d'une voix enrhumée : Caroline, prenez garde au vivier! Prenez garde au vivier, mademoiselle! Je tenais peu compte de ces avertissemens, qui me rappelaient mon sexe prétendu ; et le baron, qui, par égard, me quittait le moins possible, tantôt debout, tantôt assis vis-à-vis de madame Jobin, interrompait sa lecture ou sa promenade, et souriait en observant comme le naturel prenait le dessus et donnait le démenti aux subterfuges de la tyrannie. Pour

mademoiselle des Anglecourts, tranquillement demi-couchée sur la verdure, elle était beaucoup plus attentive à tenir la conversation avec mademoiselle *Colombine*, sa poupée, qu'à examiner mes jeux périlleux; cependant, lorsqu'elle commençait à se lasser, elle venait poliment demander à son papa un recueil d'estampes de l'ancien testament; et quand elle l'avait étalé sur ses genoux, elle me fesait signe du doigt de la venir trouver. J'accourais alors, précédé par le fidèle *Mouflar*; j'arrivais tout essoufflé, le front humide de sueur, et les joues fleuries des plus belles roses. Je m'agenouillais aux pieds d'Onézyme, qui m'essuyait avec son petit mouchoir; *Mouflar*, en agitant la queue, passait la tête sous ses mains carressantes, et nous admirions Jacob, à qui une supercherie vaut la bénédiction de son père, ou Tobie qui entreprend un grand voyage pour rendre la vue au sien. M. le baron et la nourrice, n'étaient point indifférens à ces petits tableaux.

C'est dans ce calme heureux que s'écoulèrent les premières années de notre enfance; je ne les comparerai point à un jour pur et sans nuages, elles ont trop peu duré ; mais à l'aube riante qui promet une belle journée: présages flatteurs, décevante espérance, ne nous avez-vous abusés que pour nous mieux trahir!

Nous jouissions sans le savoir, des plaisirs de l'innocence et de la simplicité. Content de la compagnie du baron et de madame Jobin, ravi de celle de ma charmante cousine, j'étais à cette époque fortunée de la vie, où le cœur enfantin, ouvert à la nouveauté des sensations, s'occupe et se remplit du plus futile objet. Une belle fleur, un bon fruit, un jouet nouveau m'intéressaient avec une vivacité qui tenait de la passion. Mon oncle ayant remarqué que je me plaisais au jardinage, m'avait fait fournir des instrumens proportionnés à ma taille et à ma force : l'une et l'autre démentaient mon âge, et plus encore mon habit. Mon minois lutin

et mes tours d'espiègle, quadraient assez mal avec le doux nom de Caroline ; et quoique ma nourrice eut prédit à Onézyme, qu'elle porterait le chapeau, il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût rencontré juste, en me condamnant au jupon. Chaque jour, en effet, démontrait qu'il était moins pour moi un vêtement qu'un embarras. Je ne manquais pas de le mettre en lambeaux dans chacune de mes courses ; *Mouflar* d'un côté, les buissons de l'autre, jouaient avec ma dépouille, et lorsque bien harassé, haletant, tout en nage et poudreux, je me présentais à madame Jobin, dans l'équipage délabré, dont l'aspect la mettait en fureur, je m'emparais d'un grand chapeau bordé, que mon oncle plaçait ordinairement sur une table, en entrant dans la maisonnette ; je le mettais sur ma tête, et le penchant sur l'oreille, j'allais droit à elle, et la regardant d'un œil insolent, je lui criais : je suis capitaine, madame Jobin ! on ne donne pas le fouët aux capitaines! Mon oncle,

qui m'enseignait l'exercice, en dépit du jupon, étouffait de rire, et la nourrice l'imitait aussi malgré elle, et en enrageant.

Onézyme plus âgée, mais de la même taille que moi, fesait avec mon caractère fougueux, un contraste parfait. Rien en elle cependant n'annonçait la timidité ou la faiblesse. A cet égard, je montrais beaucoup moins qu'elle de fermeté et de constance. Une brûlure légère, le moindre choc suffisaient pour me faire jeter des cris aigus. Ma cousine alors me reprenait avec une sorte de sévérité; mais comme si déjà elle eut compris que le précepte sans l'exemple, n'est qu'un sermon inutile, elle n'oubliait pas de justifier les siens, en se proposant pour modèle. Je me rappelle qu'un soir, en voulant éclaircir la lampe, je fis tomber sur ma main une goutte d'huile bouillante; je me crus mort pour le moins, et mes plaintes furent conséquentes à ma peur. Comme le mal que je m'étais fait, étant bien moindre qu'elle, me laissait l'esprit

et la vue libre, je crus appercevoir Onézyme, qui chiffonnait autour de sa poupée, s'enfoncer l'aiguille dans le doigt, au bout duquel le sang parut aussitôt ; elle le présenta d'un air riant, et me dit : je ne suis pourtant pas capitaine ! Il faut que je note, pour ma confusion, que depuis quelques jours, mon oncle qui me continuait ses leçons de manœuvre, m'avait élevé à ce grade. Du reste, sa fille était aussi tranquille que je me montrais pétulant, plus sérieuse que j'étais folâtre, et aussi réfléchie que j'étais éventé. Elle annonçait un grand caractère, un cœur haut ; elle a tenu parole. Ma déférence pour elle était extrême : avec un esprit juste et un tact sûr, je reconnaissais déjà qu'elle ne demandait de moi, rien que de sensé ; et comme elle le demandait avec une douceur imposante, je trouvais du plaisir à lui obéir. Je me moquais de madame Jobin, qui criait en commandant, qui exigeait d'un ton impérieux ; Onézyme seule avait le secret de mon caractère, et deux

mots de sa bouche, rendaient souple comme un mouton, ce petit lion déchaîné.

Ce fut sur ces entrefaites que dans la maisonnette, ou plutôt dans le parc, duquel depuis fort long-tems je n'avais franchi les limites, arriva le premier notable événement qui me fut personnel.

Il y avait bien huit jours que mon oncle, sous prétexte de récompenser mon application et mon aptitude aux évolutions militaires, me promettait un superbe habit uniforme. Un soir, en effet, il apporte sous son bras un grand carton, qu'il place hors de ma portée, mais non de ma vue, et qui excite mon impatiente curiosité. Armé de la canne de M. des Anglecourts, je fais l'exercice sous son commandement, et je le fais mal. Le baron, qui avait servi, qui servait même encore, oubliait qu'à mon âge, on pût éprouver des distractions, et me tançait vertement sur ma maladresse : Précisément la veille, murmurait-il entre ses dents ; n'est-ce pas

jouer de malheur ? Plus il y mettait d'obstination, moins j'y apportais de bonne volonté. Le carton avait tous mes regards et toutes mes pensées. Mon oncle enfin le remarqua, et se préparant à l'ouvrir : Caroline, me dit-il, c'est l'uniforme ; mais promettez-moi que vous ferez mieux demain. Je m'y engageai, en sautant d'aise, et le bienheureux carton fut ouvert : il renfermait, outre un ajustement complet de hussard, un petit fusil et un cimeterre. Transporté, hors de moi, je m'en saisis avec vivacité, et courant comme un fou, sur madame Jobin, toute étourdie d'une pareille scène, je la force à fuir et à se cacher dans ses rideaux. Revenu près de ma cousine, je dépose à ses pieds l'arme meurtrière, qu'elle me remet, en souriant, après l'avoir examinée en silence. Le lendemain, chaque pièce de mon nouvel équipement fournit matière à mon petit babil ; et fut l'objet de mes hommages. Je ne pouvais me lasser d'admirer le bonnet surmonté d'un panache flottant ; et le

plaçant sur ma tête d'un air déterminé, j'allais demander à mon oncle, à ma nourrice, à Onézyme même, comment ils me trouvaient ? Cependant on s'occupait beaucoup aussi de la toilette de cette chère cousine. Par l'avis de madame Jobin, on l'affubla d'une magnifique robe de brocard vert à fleurs d'or ; on chargea sa tête d'une riche aigrette de diamans, on en couvrit sa poitrine. La pauvre enfant, comme emprisonnée dans ces chaînes pompeuses, ne pouvait ni se mouvoir, ni respirer. Elle en aurait volontiers pleuré. Moi, en face d'un miroir que, pour la premiere fois, je trouvais trop petit, je commandais l'exercice, et le faisais à-la-fois ; je chargeais mon fusil, je faisais le moulinet avec mon sabre, je marchais au pas de charge avec la gravité d'un général. Onézyme, pouvant à peine me suivre des yeux, ne disait mot, et enviait sans doute mon bonheur et ma liberté.

Pour l'heure du déjeûner, la première pièce du pavillon, laquelle

durant l'été, servait de salon, fut nétoyée, parfumée et parée de fleurs fraîchement cueillies. Nous étions à la mi-mai, c'est-à-dire aux plus beaux jours, et le matin de celui-ci en promettait un des plus rians. On dressa la table sous la tonnelle de la terrasse. De cet endroit, élévé de quelques pieds au-dessus du sol du parc, on jouissait d'une vue étendue et assez variée. D'un côté, de longues avenues de hauts maronniers, dont la verdure un peu sombre, était égayée par une belle broderie de bouquets blancs. Au bout de la grande allée, une vaste nappe d'eau couronnée d'une magnifique plate-bande de tulippes, dont les vives couleurs, qui se peignaient dans les flots, teignaient leur cristal de mille nuances. D'autre part, les murs gothiques, les tourelles, la galerie voûtée, et sur-tout la grosse tour du château, dont la masse et la teinte rembrunie contrastaient avec l'élégance et la légèreté du pavillon. A travers les pampres et le lilas de son berceau, on

remarquait mon petit jardin, que, par ordre de mon oncle, son jardinier avait arrangé symétriquement, et qu'il avait orné de plants verdoyans et de buissons fleuris. Le concert lointain des oiseaux nichés sous la feuillée, auquel se mêlait le murmure du ruisseau qui baignait la terrasse, formait une harmonie assortie à ce gracieux et simple paysage.

Vers neuf heures, M. des Anglecourts nous quitta, après nous avoir annoncé la visite de deux dames, en faveur desquelles il nous demanda beaucoup de déférences, de politesses et de respect. Lorsqu'il fut sorti, madame Jobin me dit que si je voulais obtenir des confitures et des dragées, je devais témoigner une grande amitié et faire de vives caresses à celle qui portait un chapeau de paille gris-de-lin, et qui d'ailleurs était la plus petite. Toutes ces observations, trop minutieuses pour un enfant, et sur-tout pour un enfant de mon caractère, m'auraient échappé, sans l'ar-

ticle des friandises ; c'était, après l'esprit d'indépendance, mon pêché le plus mignon : la remarque de madame Jobin subsista.

Un mouvement que nous entendîmes à la barrière du parc, nous prévint de l'arrivée des deux étrangères ; madame Jobin, en parure très-recherchée, nous prit tous deux par la main, descendit la terrasse, et marcha à leur rencontre. Ni ma cousine, ni moi n'avions encore vu des femmes du monde ; la jardinière et ses filles, que le hasard ou le besoin de leur service, avaient quelquefois amenées sous nos yeux, ne pouvaient nous en donner une juste idée. Le premier aspect des voyageuses me surprit donc et m'intimida. D'un air assez maussade, et en balbutiant quelques paroles inintelligibles, je présentai à chacune un bouquet de petites roses. La plus grande reçut le sien en riant, et m'embrassa avec beaucoup de tendresse ; l'autre semblait gênée, embarrassée, et se soutenait à peine. On m'a rappellé depuis, qu'obligée de

s'appuyer sur le bras de sa compagne, c'était dans cette situation qu'elle s'était traînée sous le berceau, en répétant d'une voix tremblante : quoi le voilà ? et que celle-ci, qui ne cessait de me caresser, lui répondait : oui, madame, il est charmant !

Le baron fit, comme il le put et avec moins de simplicité que de zèle, les honneurs du déjeûner. Il présenta aux dames Mlle. des Anglecourts, que son ajustement rendait plus sérieuse encore qu'à l'ordinaire. Celle qui paraissait affligée, l'embrassa plusieurs fois, et presque toujours en pleurant. Cette tristesse m'avait d'abord éloigné d'elle, et il fallut que la nourrice me fit ressouvenir de sa leçon. Afin donc de lier conversation avec cette dame, je vins lui proposer de lui donner un échantillon de mon talent, en fesant la manœuvre devant elle. Elle sourit à travers ses larmes, qui redoublèrent à mesure que je m'escrimais davantage. Le baron, satisfait de son élève, ne remarquait pas cette affliction, et l'obligeante ma-

dame Jobin l'augmentait par ses consolations déplacées.

Lorsque l'exercice fut terminé, j'allais, suivant ma coutume, faire le dernier salut à Onézyme ; mais celle-ci, qui n'avait pas ouvert la bouche de tout le jour, s'écria d'un ton un peu mécontent, et en m'indiquant l'étrangère : à madame ! Cette dernière me prit alors dans ses bras, me serra fortement sur son cœur, me couvrit de larmes et de baisers. Ses baisers me firent plaisir, et je les lui rendis ; mais ses pleurs, qui m'affligeaient, excitèrent les miens. Elle dit à ce sujet quelque chose de fort tendre et de fort mélancolique, que la nourrice ne put bien me rendre quelques années après, mais qui selon les conjectures de cette femme, témoignait en même tems la douleur, la crainte, les regrets et le repentir.

Après une entrevue de deux heures au plus, les voyageuses prirent congé de nous. La plus petite, après avoir ajouté à ses caresses des témoignages qui devaient m'en laisser le souvenir,

ne pouvait me quitter. Arrivée à la porte du parc, elle faillit s'évanouir, et il fallut qu'on m'arrachât de ses bras. M. des Anglecourts, aidé de la seconde étrangère, parvint à la décider. Celle-ci qui, durant la visite, s'était montrée d'une gaieté vive, ne put non plus retenir ses larmes; bien entendu que les miennes furent de la partie. La bonne Jobin que ce spectacle affligeait, vint s'en consoler, en contemplant les cadeaux qu'elle avait reçus pour elle et pour nous; sur-tout le magnifique entourage d'une miniature que la dame m'avait passée au col, la frappa. Vive dieu! je ne me trompe pas, s'écriait-elle, en la contemplant; c'est une princesse, ou je ne m'appèlle pas madame Jobin! Onézyme, toujours silencieuse, mais moins triste depuis le départ des étrangères, fixait ses regards sur la peinture, et disait de tems en tems avec réfléxion: elle est bien jolie!

Toute la belle saison se passa et nous atteignimes l'automne, sans qu'il survint aucun changement dans notre

genre de vie. Seulement Onézyme, qui depuis plusieurs mois, savait lire, m'apprit à connaître d'abord, puis à assembler mes lettres, au moyen d'un syllabaire, en forme de jeu fort ingénieux. La manœuvre d'ailleurs allait son train, et nous retraçait souvent la visite des dames étrangères. Alors ma cousine et moi demandions à voir *le beau portrait*, qui nous était accordé comme une faveur, ou comme une récompense. J'ai depuis réfléchi que le baron ne considérait jamais cette miniature qu'avec des regards respectueux et attendris. Il fesait observer à madame Jobin la beauté, la grâce et la délicatesse de la personne qu'elle représentait : c'est à-la-fois, ajoutait-il, la plus aimable et la meilleure des femmes, mais c'est aussi la plus malheureuse. La nourrice fâchée que le secret n'échappa point tout entier à son maître, feignait de ne pas l'entendre et répondait : c'est une princesse sans doute, car je ne vis jamais de plus gros diamans.

Le mois de septembre, marqué par la naissance d'un Dauphin qui fut depuis Louis XIV, fut pour toute la France le signal de la joie, des fêtes et de l'espoir. La nation également lasse de la faiblesse de son roi et de la tyrannie du principal ministre, crut voir, dans ce royal enfant, le gage et peut-être l'auteur d'un gouvernement plus fortuné. La longue stérilité de la reine avait achevé de fermer les ames que comprimait, depuis longtems, le spectacle des échafauds dressés par Richelieu. Elles se dilatèrent et s'ouvrirent de nouveau à l'époque de ce mémorable événement. M. des Anglecourts se piqua de le célébrer d'une manière digne de son objet. Son inclination pour la maison royale, lui en faisait un devoir, autant que les marques d'estime et de protection qu'il avait reçues de Louis XIII, dont je crois avoir dit que mon oncle avait été menin, avant que ce prince fut roi. La politique du cardinal-ministre, qui tendait à rassembler sous le joug royal, tous les seigneurs dont la puis-

sance avait jadis balancé, et pouvait encore inquiéter celle du monarque; cette administration hautaine et arbitraire avait toujours ménagé le baron et respecté ses priviléges, de manière qu'avec un esprit remuant et un caractère ambitieux, il eut peut-être embarrassé le gouvernement, et barré au moins pour un tems, son système despotique; et cela, avec d'autant plus de facilité, que la faveur du prince et de la reine lui avaient valu le commandement supérieur de plusieurs régimens qui lui étaient dévoués. Mais loin de fomenter dans son cœur des sentimens contraires à la soumission d'un sujet fidèle et à la reconnaissance d'un bon serviteur, M. des Anglecourts n'y en gardait aucun; il n'en avait même jamais éprouvé un seul qui ne se dirigeât tout entier vers la prospérité de ses maîtres et le maintien de leur autorité. Peut-être intérieurement satisfait de se voir épargné, dans la ruine qui avait bouleversé la noblesse française, il se regardait moins comme le propriétaire

de ses domaines, que comme l'usufruitier. Il n'ignorait pas qu'il en avait conservé la jouissance par l'intervention de Leurs Majestés, qui n'avaient pas dédaigné de le protéger auprès du ministre réformateur. Cette idée, en échauffant continuellement sa gratitude, garantissait la cour de son dévouement; et il était besoin que son caractère pacifique rassurât sur son influence, pour que M. de Richelieu non seulement ne la détruisît pas, mais parût la voir sans souci.

Si, par les rapports de son âge et de sa charge, ses premières années avaient semblé exclusivement consacrées au roi, des circonstances, que ce récit expliquera, l'attachaient avec non moins de zèle et peut-être plus de délicatesse et de sensibilité aux intérêts de la reine. Sans devancer ici la marche des faits, ni sans hâter le développement des sentimens, il suffit de rappeler que depuis plus de vingt-deux ans, cette princesse, écartée du lit nuptial par les menées du cardinal et les préventions de son

époux, n'avait connu de l'hymen que les rigueurs; que, d'ailleurs, la singularité de sa position ne lui permettait, au faîte des grandeurs, que d'en embrasser le fantôme; que, formée enfin par la nature pour aimer, et destinée par sa fortune au commandement, elle s'était vue contrainte de fermer son ame à la tendresse et ses yeux à l'éclat du sceptre. Fille, femme, sœur et belle-sœur des rois, elle avait dû comprendre que le trône n'est souvent qu'un pompeux esclavage. Issue des Césars, unie aux Bourbons, alliée aux Stuarts, tant de couronnes et de lauriers n'avaient écarté ni les nuages de son front, ni les ennuis de son cœur. Ce cœur n'avait rencontré à la cour d'Espagne aucun autre digne de lui; celle d'Angleterre peut-être lui eut offert quelque dédommagement, mais le devoir, mais tant d'autres sentimens le retenaient en France! Le principal cependant lui avait été jusqu'alors refusé; celui qui obtient et mérite un titre sans lequel une reine de

France n'est qu'une femme : il fallait qu'Anne devint mère. Nous verrons si cette qualité, qui lui assurait de la considération, lui valut le bonheur.

Il ne tint pas au baron que cet événement ne commençât celui de sa souveraine. De magnifiques réjouissances furent célébrées aux Anglecourts : une illumination des bâtimens et du parc, une joûte sur la pièce d'eau, des emblêmes ingénieux et des devises, un festin donné à toute la noblesse des environs, des tables servies avec profusion pour les paysans, un grand bal paré et des danses durant toute la nuit, firent éclater l'allégresse de mon oncle, et imprimèrent de l'événement qui l'occasionnait une idée aussi satisfaisante qu'innéfaçable.

Mon objet n'est pas de décrire cette fête, qui, quoique fort agréable relativement au tems et au lieu où elle fut donnée, a été surpassée de si loin par celles qu'a multipliées depuis le prince qui en était l'objet, que mes détails

parattraient pour le moins fastidieux et superflus. Je ne saurais pourtant passer sous silence l'allégorie qui fit remarquer le feu d'artifice. Il avait été placé sur le donjon de la grosse tour et fut tiré à minuit. La nuit étant belle, mais obscure, permit de jouir de son ingénieuse composition. D'abord des nuages épais parurent s'élever du milieu des créneaux et delà se répandre sur le ciel qu'ils couvrirent comme d'un vaste rideau. Bientôt, au bord de l'horison méridional, on vit se lever le croissant argenté de la lune, qui après un cours traversé par de nombreux nuages, s'arrondit en disque, mais s'enveloppa d'une vapeur rousse et ensanglantée. A sa suite, parut, dans un lointain vague, une petite étoile, qui brilla immobile durant quelques minutes. Cependant la lune qui venait de s'échancrer, approchait de son déclin, lorsqu'au point opposé, une vive blanchenr, marque de l'aurore, présagea l'arrivée d'un astre resplendissant. Le soleil en effet s'élanca tout

étincellant, d'un océan de lumière; et parcourut à pas de géant son éblouissante carrière, sous un pavillon d'azur. La lune sembla ranimer sa lueur pâlissante pour contempler la marche auguste de ce grand astre; mais dans les tourbillons lumineux qu'il roulait autour de soi, la petite étoile fut éclipsée et disparut. Chacun fit des conjectures, hasarda des explications, devina à-peu-près. On fut d'accord sur la justesse des emblêmes principaux, mais l'étoile partagea tous les avis: plusieurs observerent que si elle désignait le roi, elle était trop brillante; mais que si c'était son ministre, elle n'était ni d'une forme assez menaçante, ni d'une influence assez funeste. Un gentilhomme, que M. de Richelieu avait complétement ruiné, s'écria, en franc Bourguignon, que pour que l'allégorie eût été juste, il eut fallut, au lieu d'une étoile paisible, montrer une comete flamboyante. M. des Anglecourts ne répondit rien; mais, comme il avait été l'inventeur de l'artifice, il fut aussi le seul qui en eut

le secret. J'en compris tout le sens bien des années après.

A dater de ce jour, dans lequel le tumulte inséparable d'une fête de cette espèce, ne permit ni à ma cousine, ni à moi, d'être beaucoup remarqués, nous quittames l'habitation de la maisonnette et nous nous installames au château. Sans s'expliquer nettement sur mon sexe, mon oncle augmenta ma garderobe de plusieurs habits masculins; mais comme madame Jobin me resa attachée pour la conduite intérieure, et que l'on continua à me nommer *Caroline*, tout le monde s'accoutuma à me prendre pour une petite fille qui manifestait des inclinations un peu viriles.

Quoique militaire et courtisan, M. des Anglecourts ne manquait pas d'instruction; il possédait mieux encore : étant doué d'un esprit facile, qui lui permettait de tout comprendre, et d'un jugement sain, qui le mettait à même de prévoir et d'apprécier. Quelques fussent ses projets pour sa fille et ses pressentimens sur

moi, je dois reconnaître que les uns et les autres furent à notre avantage. Dans l'état actuel des choses, il n'était pas certain que ni Onézyme, ni moi fussions à l'abri des événemens. En nous donnant le trésor d'une éducation distinguée, il voulut nous placer hors de leur atteinte, ou du moins nous armer contre leurs traits. Le baron avait été jadis bon cavalier, excellent maître d'escrime, nageur adroit, chasseur infatigable ; à ces exercices, qui développent les facultés physiques, il avait joint plusieurs connaissances intellectuelles. Les élémens de la géométrie lui avaient été familiers, et il les avait conduits, avec succès, jusqu'à la tactique et aux fortications. Ces lumières, plus que sa naissance, lui avaient mérité un commandement supérieur, et il avait pris nombre de ses grades sur le champ de bataille. Contraint depuis à vivre retiré, et presque toujours à la campagne, il avait profité du loisir qu'elle donne, pour revenir, avec détail, sur ses hu-

manités. Les anciens lui redevinrent familiers ; mais des convenances personnelles lui firent préférer à toutes études, celle de la langue espagnole, et à tout auteur Michel Cervantes. Aussi nul doute qu'il ne commençât le cours de mes instructions par me mettre entre les mains l'immortel et singulier roman de cet écrivain. *Don Quichotte* était le favori de la reine Anne, qui, le regardant à juste titre comme la gloire de sa patrie, en fesait un tel cas, qu'au lieu de répondre : je suis Espagnole, elle avait coutume de dire: je suis du pays de Cervantes et de D. Quichotte. Il fallait moins que cette protection déclarée pour que chaque courtisan s'empressât de placer, sinon dans sa tête, au moins dans sa bibliothèque, celui qui en était l'objet ; mais comme la traduction de Filleau-St.-Martin n'avait pas encore paru, ceux qui voulurent ou lire, ou citer l'auteur, furent obligés d'apprendre son idiôme. M. des Anglecourts, encore plus par goût, que par nécessité, n'avait pas été un des der-

niers; cette étude depuis lui avait été, en quelque sorte, imposée par des motifs bien plus puissans, et ces motifs, que je n'ai connus que long-tems après, m'en firent à moi-même une obligation indispensable Me voilà donc inséparable compagnon du chevalier de la Triste-Figure, de Rossinante et de Sancho-Pançà; chevauchant par les monts et vaux de la Manche; incapable encore de soulever l'enveloppe badine qui couvre cet excellent traité de morale; mais m'amusant beaucoup de l'attaque des moulins à vents, des mésaventures du pauvre écuyer, et répétant à Onézyme les beaux vers castillans que D.-Quichotte adresse à sa Dulcinée. Par un calcul bien entendu, mon oncle ne nous permettait la lecture de ce divertissant ouvrage, que comme un encouragement et une récompense. Ma cousine en récitait un morceau, qu'à l'aide de son pere, je traduisais en français; puis, sur ma version, je recomposais en espagnol les sublimes rêveries du héros de la Manche.

M. des Anglecourts ajoutait à cette occupation l'étude plus sérieuse de Virgile, et une notion générale des mathématiques. La feue baronne avait été médiocre musicienne, et son mari, dans sa jeunesse, n'avait pas laissé que de râcler de la mandoline. C'était encore un appendice de l'éducation castillanne. On obtint de l'évêque d'Auxerre une permission de six mois, pour une religieuse du monastère dont j'ai fait mention plus haut; cette dame, d'une complexion très-grasse, ne pouvait prendre assez d'exercice dans les jardins de son couvent. Sa santé fut le prétexte, et le clavessin le motif de son séjour au château. On tira de la boëte poudreuse l'instrument de la baronne; il était en fort méchant état; mais la dame se trouvait munie de bonnes cordes de Naples; avec de l'intelligence et des conseils, le baron, qui était adroit, raccommoda les sautereaux, recolla les touches, et mit le clavier en ordre. Mademoiselle des Anglecourts ne tarda pas à prouver, qu'avec infini-

ment de maturité dans l'esprit, elle possédait encore une grande justesse d'oreille et beaucoup d'agilité dans les doigts. Ses succès, qui d'abord avaient étonnés, ensuite ravi la bonne religieuse, furent si rapides qu'ils la fâchèrent un peu. Le séjour du château, quelque solitaire qu'il fut, lui déplaisait moins que celui de son cloître, où elle trouvait, avec la chaîne des règles, l'orgueil d'une abbesse et la jalousie de quelques sœurs. C'était d'ailleurs une très-faible claveciniste, bonne pour les commencemens, assez forte sur les principes, mais n'ayant aucune exécution; cependant comme Onézyme ne pouvait que profiter, du coté de l'esprit, qu'elle avait cultivé et plus encore du coté du caractère qui était sensible et bon, le baron fit prolonger son congé. Ce tendre parent m'avait acheté une guittare, dont, sous ses yeux et par ses leçons, je ne tardai pas à m'escrimer proprement. Le soir, à la suite du souper, qui, comme tous les repas, était abondant, mais peu recherché,

la religieuse se mettait au clavier; quelquefois ma cousine s'y plaçait avec elle pour des sonates à quatre mains; plus souvent aussi, elle chantait quelque vieille romance du tems des Maures d'Espagne; je l'accompagnais en dessus avec ma voix d'enfant de chœur, et souvent je fesais une double partie, en pinçant mon petit instrument. M. des Anglecourts se contentait de marquer la mesure, à moins que le morceau ne demandât un accompagnement de basse, dont il se tirait toujours au mieux. Personne n'était admis à ces petits concerts, hormis madame Jobin, que je contrariais sans cesse sans qu'elle m'en aimât moins, et qui, reculée au fonds de l'appartement, sur un sopha de Bergame, s'attendrissait et s'essuyait les yeux, au récit des malheurs d'Inès ou des exploits du Cid. Je m'attendris moi-même, et des pleurs obscurcissent mes regards, en retraçant ces détails de mon enfance. Tableaux d'innocence et de félicité formés par ceux auxquels l'amitié, la reconnais-

sance m'avaient si tendrement, si fortement lié ; charmes des cœurs heureux de soupirer ensemble ; doux songes qui berçâtes mon jeune âge, qu'êtes-vous devenus ?

L'exercice du cheval et du fleuret durant l'hiver; pendant l'été, les bains et la natation; dans toutes les saisons la course à pied, quelques travaux manuels et une fatigue modérée contribuaient merveilleusement au développement de nos membres et de nos forces. Je parle au pluriel, car Onézyme, d'après l'ordre exprès du baron et même son propre goût, partageait cette éducation agreste et virile. M. des Anglecourts avait craint que si j'étais le seul à la recevoir, cette singularité ne fit naître quelques soupçons; et pour les prévenir, il rejetait sur l'inclination de sa fille et de sa nièce, le régime un peu extraordinaire qu'il nous avait fait adopter. Ce régime d'ailleurs trouvait son excuse dans la liberté de la campagne, et dans la crainte du retour de ces troubles civils, dont le père du

baron avait été l'un des acteurs, et dont son enfance à lui-même avait vu mourir les dernieres étincelles. Qui sait, répondait-il aux objections ou à l'etonnement de quelques amis? de nouveaux Guises, d'autres Coligny n'ont qu'à paraître; peut-on prévoir ce que nous prépare la mort du roi, infirme et moribond depuis si long-tems? La régence d'Anne, la minorité de son fils seront-elles exemples d'oppositions et de débats? Le parti du cardinal, si adroit, si vigoureux, si politique, laissera-t-il tomber les rênes de l'état dans les mains d'une princesse qu'il a toujours haïe? Et cette haîne même n'est-elle pas un gage de persécutions? Il est donc bon de tout craindre, afin de tout prévenir. On est surpris que de jeunes filles jouent avec l'épée, au lieu d'agiter l'aiguille; mais l'une n'exclut pas l'autre. Jeanne Hachette, qui nous chassa de Beauvais, nous autres Bourguignons, n'avait-elle pas brodé le drapeau sous lequel elle combattit si vaillamment? On sait aussi que

Jeanne d'Arc faisait tourner le fuseau, avant que son glaive sauvât la France. Ce n'est pas que de mademoiselle des Anglecourts, je veuille faire une héroïne, non plus que de mademoiselle de Louvigny; mais rien n'empêche, qu'après avoir enchanté nos oreilles par la délicatesse de leur exécution sur le clavecin, elles étonnent nos femmelettes, soit en désarçonnant un fier-à-bras, soit en lui faisant sauter son fleuret à vingt pas. Mon oncle fortifiait ordinairement un tel discours, en me criant : En garde, Caroline! et je le justifiais avec un petit courage opiniâtre, qui confondait jusqu'aux spadassins.

Il faut avouer pourtant qu'Onézyme ne mettait a nos jeux ni tant d'action que moi, ni tant de souplesse et de légèreté. Quoique depuis assez longtems, son père lui eut fait endosser le justaucorps, elle n'avait pu se pénétrer complètement de l'esprit qu'il exige ou qu'il suppose. Elle ne posait pas son chapeau sur l'oreille ; elle se plaignait quelquefois de la pesan-

teur du fleuret ou des galops du cheval ; elle prétendait que son jeu au clavecin se ressentait de ces violences et devenait lourd. La religieuse, dont les vacances ne finissaient pas, était de son avis ; et bien que ce ne fut pas celui de madame Jobin, qui me protégeait ouvertement, M. des Anglecourts, autant par raison que par tendresse, écoutait sa fille, la renvoyait au salon, et m'emmenait dans ses bois.

C'était là qu'il fallait me voir gravissant des butes escarpées pour atteindre Mouflar, auquel le baron lançait une balle ; ou courant à perdre haleine sur sa trace, en rase campagne, et faisant lever des compagnies de perdrix ; ou grimpant au sommet d'un arbre pour y ravir un nid, ou pour y cueillir un fruit. Ce cas-ci m'arrivait plus que l'autre qui n'était nullement du goût d'Onézyme, avec laquelle, quoique gourmand, je partageais ma conquête.

Mon oncle, qui faisait marcher de front l'éducation du corps et les ins-

tructions de l'esprit, descendait avec moi jusqu'à la conversation familiere et triviale qui convient à un enfant. J'étais curieux et j'interrogeais souvent: il daignait répondre sans impatience et expliquer avec détail. Ma cousine, plus réservée, hasardait peu de questions, se les faisait à elle-même, et s'éclairant par ses propres reflexions, s'instruisait d'une facon plus solide. Je me sentais avide de tout connaitre; c'est le moyen de ne savoir que superficiellement: heureusement que ma curieuse impatience était servie par une facilité extrême; mais, pour balancer cet avantage, qui réunirait dans un individu tous les talens, j'étais, malgré moi et sans le savoir, le jouet perpétuel de l'inconstance. Dans la même heure et presqu'au même instant, je sautais de cheval pour courir au clavecin; je volais du clavecin à mes livres de géométrie, que je quittais bientôt pour un joujou nouvellement apporté. Quand j'eus atteint les élémens de la fortification, et que j'y vis cités

Polybe et Végèce, je voulus connaître ces maîtres de la guerre et leur méthode. Je fis plus, il me passa dans l'imagination de l'effectuer. En conséquence, la première cour du château fut encombrée de terres grasses, dont je formai des bastions, des demi-lunes, des courtines, des ouvrages à cornes. Le baron, enchanté, applaudissait à ces pronostics qui, selon lui, présageaient un grand ingénieur. Cette fantaisie, qui avait succédé à celle de planter un quinconce, fut elle-même remplacée par une autre : ce fut, pour cette fois, la sage Onézyme qui me l'inspira.

Toujours douce, mais toujours d'une fermeté prudente et d'un sens bien au-dessus de son âge, ma cousine n'avait point approuvé que je m'essayasse dans la carrière qui, à l'heure où j'écris, illustre Folard et a immortalisé Vauban, né la même année que moi. Onézyme répugnait à me voir les mains et le visage barbouillés, appuyer sur les touches d'ébène de son clavecin des couches

d'argile jaune et grasse. Elle me proposa un amusement plus fait pour elle, plus gracieux et peut-être aussi plus instructif.

Vers la fin de décembre, mon oncle nous avait conduits, elle et moi, à sa bibliothèque, et en nous montrant trois superbes volumes placés sur son bureau, il nous avait dit : Voilà un exemplaire de l'Histoire Naturelle de Pline, publiée par les Elzévirs, fameux imprimeurs hollandais. Admirez avec moi la finesse et la transparence du papier, la belle nuance de la couleur, la forme élégante des caractères ; considérez sur-tout ces magnifiques estampes où le crayon le plus correct et le burin le plus pur ont si vivement exprimé toutes les productions de la nature, qu'on croit voir l'homme penser, sa compagne sourire, le cheval s'élancer au galop, le chat guetter la souris. Entendez-vous les rugissemens de ce tigre affamé ? Examinez la robe variée et brillante de ce serpent. Respirez l'odeur de cette rose, dont le calice arrondi

comme une coupe de corail, se balance mollement au sein d'une tendre verdure, sur sa tige hérissée de dards. N'oubliez pas maintenant ce riche manteau de maroquin, à dentelles et broderie d'or, et cette tranche luisante où le même métal brille sous une autre forme : eh bien! mes enfans, ce bel ouvrage, qui sous tous rapports, est un chef-d'œuvre, est à celle de vous qui, pour le premier janvier prochain, aura traduit fidèlement et récité de même les trois premières églogues de Virgile. Pline est à moi, m'écriai-je en bondissant. Onézyme fut plus modeste; au jour des étrennes, cependant, je ne sais comment cela se fit, mais elle eut le prix.

Nous étions en état de traduire quelques morceaux du célèbre naturaliste; mon oncle nous invita d'en choisir. Les estampes des animaux m'avaient séduit; je voulais essayer de rendre leur histoire dans notre idiôme. Ma cousine s'y opposa, et son motif fut que nous n'avions pour vérifier

notre auteur que peu d'objets de comparaison. Comment, disait Onézyme, pourrions-nous étudier les mœurs du lion, de l'aigle ou du crocodile? Au lieu qu'il nous est aisé de connaître par nous-mêmes celles du jasmin, de la laitue et des peupliers. Crois-moi, traduisons les plantes durant l'hiver; au printems, nous irons les visiter. Docile, selon ma coutume, aux desirs de ma cousine, j'obéis à ce conseil sensé, et fis la version d'une demi-douzaine d'articles. Onézyme, plus constante, continua jusqu'à la naissance des beaux jours, et ce fut seulement alors que je me sentis tout de feu pour l'histoire naturelle.

Le parc, après avoir secoué les derniers frimats, se revêtait d'une jeune et tendre verdure sur laquelle on voyait rougir le bourgeon. Les saules commençaient à baigner leur longue chevelure: d'un jour à l'autre, on remarquait un accroissement aux pointes du gazon. Dans le jardin, la laitue déployait sa large feuille plissée; le cardon s'armait de dards, et

le bouton de rose perçait déjà sa fragile enveloppe. Quel plaisir d'épier la marche de la nature dans les progrès de la floraison ; de voir le fruit succéder aux fleurs, et celui-ci mûrir par une fermentation insensible! Oh ! si nous pouvions marcher sur les pas de Pline, disait mademoiselle des Anglecourts ! oh ! si nous pouvions le devancer et découvrir ce qu'il n'a pu savoir, m'écriais-je étourdiment !

Le baron vit avec satisfaction ce nouveau genre d'étude. Mais le jardin ne tarda pas à m'ennuyer. Le bel agrément de demeurer des heures entieres, le nez fixé sur une tulippe ou sur une asperge ! Que de précautions d'ailleurs, ne fallait-il pas prendre pour ne pas fâcher le jardinier. Tantôt j'avais arraché ses œilletons d'artichaux ; tantôt j'avais effeuillé son œillet le mieux panaché. Fuyons au parc, dis-je à ma cousine, et ma cousine, toujours complaisante, pourvu qu'elle pût étudier et s'instruire, s'exila dans le parc pour l'amour de moi.

Pendant quelques jours, le parc me parut aussi vaste et aussi beau qu'il l'était réellement. Je revis avec transport notre maisonnette, où, depuis plusieurs années, nous n'avions pas été conduits. Ce ne fut pas sans plaisir aussi, que je contemplai cette magnifique allée de hauts maronniers, dont les branches, ornées de belles aigrettes, se ceintraient avec une grâce pleine de majesté. Je ne fus pas moins charmé de la pièce d'eau, avec son rideau de peupliers d'un côté, et sa plate-bande de tulippes sur les bords. Enfin le labyrinthe de la charmille me fit passer une journée bien agréable, par le plaisir que j'eus en poursuivant Onézyme dans ses détours; mais ce divertissement ne pouvait toujours durer, et le quatrième jour, autant que je m'en rappelle, je prétendis que le parc était petit, sombre, uniforme, et voulus sortir dans le bois pour me mettre au large.

Oh! pour cette fois, la patiente Onézyme cessa d'être de mon avis, et se fâcha sérieusement. C'était, je

pense, la première colère qu'elle m'eût manifestée. Aussi combien j'en fus affecté ! Je me jetai à ses pieds, et lui fis des excuses, dont mes larmes abondantes attestaient la sincérité. Mon repentir la toucha facilement ; non seulement elle m'accorda mon pardon, mais pour ne pas faire les choses à demi, elle courut demander au baron la permission de faire une promenade dans le bois. M. des Anglecourts nous envoya la nourrice, et nous partîmes.

Croirait-on que c'est à cet incident, si simple en lui-même, et si ordinaire entre enfant, que je dois un changement notable dans mon caractère, et une amélioration dans mes études ? L'idée d'Onézyme mécontente, au point de verser des pleurs, ne s'était jamais offerte à mon esprit. Cette image y resta si fortement empreinte, qu'en ce moment même, que je la rappelle, c'est-à-dire plus de cinquante années après l'évènement, elle s'y retrace encore, et par une illusion, dont je ne puis me défendre,

et qui m'est bien douce, me reporte à ce tems fortuné.

Je commençai à comprendre qu'il valait mieux connaître un seul objet parfaitement, que d'en effleurer dix; c'est dire que je mis plus d'ordre, quelque suite et de la constance dans mon travail. Soit par crainte de déplaire à Onézyme, soit par amour pour la liberté, dont il semble qu'on jouisse plus véritablement, au milieu de la campagne, je crus satisfaire ces deux sentimens, en me livrant comme ma cousine, à la botanique. Nous fabriquâmes des herbiers; et munis de notre volume de plantes coloriées, nous allions à la découverte de leurs originaux sur les lizieres, et quelquefois dans l'intérieur du bois. Bien entendu que madame Jobin, ou notre religieuse ne nous perdait pas de vue. Le baron, avec sa complaisance accoutumée, était souvent de nos promenades scientifiques. A propos d'herborisations, il nous citait les Alpes, dont il avait gravi les cîmes, il y avait trente ans; et les Pyrennées dont

il avait parcouru une petite chaîne, ayant été envoyé en Espagne quelque tems après ma naissance. C'est sur le revers, et aux pieds de ces fameuses montagnes, nous dit-il, qu'il faut chercher les modèles de ces plantes, que le naturaliste a si éloquemment décrites. Elles y croissent aujourd'hui comme on les y trouvait de son tems. Pline a dû y rencontrer des troupes de chamois, comme j'y en ai rencontré. Les nations vieillissent, les empires se renouvellent; la nature est long-tems la même.

A des intervalles périodiques et à-peu-près égaux, nous consacrions un jour entier à la recherche et à l'arrangement des plantes. Dans un joli cabinet de verdure, ouvert au milieu d'une clairière, on fesait porter une collation de viandes froides et de fruits, que nos gouvernantes gardaient assises, en travaillant, causant ou lisant à l'ombre. Onézyme, son père et moi, animés du beau feu de la science, plcins de vigueur et de joie, nous nous enfoncions dans les taillis

les plus épais, sous les halliers les plus sombres. La lizière de la forêt, les charmilles naissantes, les ruisseaux cachés sous la mousse, la croupe des tertres montueux, le bassin des fontaines; nous parcourions avidement tous les endroits où germaient, où croissaient nos trésors. A la vue d'une plante ardemment desirée, cherchée depuis long-tems, je poussais des cris d'allégresse ; Onézyme souriait avec contentement ; le baron partageait notre bonheur. Après quatre heures de courses, le soleil déjà haut et brûlant, nous avertissait de l'heure du dîner. Nous reprenions gaiement le chemin de la salle à manger, moi, chargé d'un énorme fagot d'herbages bizarrement assemblés, ma cousine, parée d'une guirlande de marguerites et de bassinets; tandis que mon oncle, cheminant avec plus de lenteur, répondait par des signes aux clameurs bruyantes, dont j'amusais l'écho. Sur une belle nappe de fin gazon, émaillée de fleurs champêtres, on étalait un repas, que l'appétit transformait

en festin : le pâté de gibier, avec sa croûte dorée, près d'une pyramide de poires vermeilles, et un panier de cérises purpurines, à demi renversé dans une jatte de crême. Mad. Jobin présidait à la distribution, avec une attitude magistrale, dont je me permettais quelquefois de plaisanter; ce qui, pour le dire en passant, n'était pas trop dans le goût d'Onézyme, et m'attirait de sa part de vertes réprimandes. Après avoir assouvi la première faim, on admirait l'agrément du local. La religieuse, qui, sans doute, avait lu des romans, observait que c'était dans de tels endroits, que se fesaient les rencontres les plus intéressantes. Effectivement, ces beaux portiques, dessinés par de longues avenues; cette haute coupôle de verdure, à travers laquelle on distinguait le ciel, tantôt nuageux, tantôt azuré; ces chants lointains ou rapprochés, mais toujours harmonieux; ce souffle, qui agitait d'un doux frémissement, les feuillages qu'on eut dit émus; tout ce spectacle, d'une nature gracieuse, était bien ca-

pable d'inspirer quelques tendres idées, ou d'en réveiller le souvenir. Je l'ai senti plus tard; mais alors, un morceau de pain d'une main, de l'autre je fesais dans ma collection un choix, auquel présidait ma cousine. Quelquefois, ma guittare suspendue aux branches d'un vieil orme penché, m'avertissait de ce qu'on demandait de nous. Onézyme s'asseyait sur un épais coussin de mousse, à l'ombre d'un buisson en fleurs; moi debout, un peu derrière elle, je suivais des yeux et de la main, l'accompagnement. Le plus souvent elle chantait des romances, auxquelles convenait sa voix simple, touchante et un peu mélancolique. Parmi celles que nous exécutions, le baron montrait pour celle-ci une préférence marquée :

Bergère, qui, dans la prairie,
Aux bords d'un ruisseau,
Assise sur l'herbe fleurie,
Tourné ton fuseau;
Que j'aime de ta destinée,
La tranquillité,
Et ce qui la rend fortunée,
La médiocrité!

Ce lin que sous tes doigts tu presse,
Est ton vêtement ;
A naître la rose s'empresse
Pour ton ornement :
Tu peux rafraîchir ton visage
Dans ce réservoir ;
Veux-tu contempler ton image?
Son onde est un miroir.

Si quelquefois ton cœur soupire
De peine ou d'amour ;
Choisis pour conter ce martyre
L'écho d'alentour ;
Ce confident rempli de zèle
Te consolera ;
Le nom de ton amant fidèle,
Il le répètera.

Pour moi, qui vis dans l'opulence
Et dans les grandeurs,
Je ne connais mon existence
Que par mes douleurs :
Qu'est-ce que le pouvoir suprême,
Qui m'a tant coûté !
Ah ! reprenez le diadême,
Je veux ma liberté !

Reine de nom, plus triste épouse,
Comment parvenir
A dompter la raison jalouse,
Comment la fléchir !
O vous, à qui l'humeur sévère
Défend de charmer,
Puisque vous ne pouvez me plaire,
Permettez-moi d'aimer !

Un jour, qu'en l'absence de M. des Anglecourts, resté au château,

nous avions fait, loin de madame Jobin, notre unique conductrice, une excursion assez lointaine, le hazard et nos recherches nous conduisirent dans une petite gorge resserrée entre deux monticules, toutes ombragées de jeunes taillis, au fond desquelles murmurait doucement la source d'une fontaine. Son bassin creusé sans symétrie, mais avec des agrémens rustiques, avait ses bords revêtus de cressons, qui rayonnait sur ses mousses rembrunies, et parmi des cailloutages, comme des étoiles de verdure. L'angle d'un tertre saillant au-dessus, et comme à demi suspendu, laissait échapper de longues guirlandes de mûriers sauvages, qui, s'entrelaçant, inclinaient jusques à la face de l'eau leurs pâles feuillages et leurs petits fruits pourprés. Des touffes de glayeuls et de roseaux fleuris se balançaient au-dessous, et de distance en distance, on remarquait les feuilles vernissées des scolopendres, et les rinceaux découpés des capillaires, qui se plaisent dans les fentes des rochers

humides et moussus. Quelques larges nymphœas, épanouis à la surface du bassin, n'altéraient point le calme et la pureté de son onde, si claire et si tranquille, qu'outre les branchages verdoyans de ses rives, elle peignait une petite échancrure du ciel sur son lit sabloneux. On arrivait à ce charmant réduit, par un sentier sinueux, pratiqué à travers l'épaisseur des arbres, dont les rameaux touffus offraient une voûte impénétrable à la chaleur et à la clarté. Il est vrai que du côté opposé, la petite salle où jaillissait la fontaine aboutissait à une allée irrégulière et plus large, qui, elle-même, après quelques détours, se rendait sur la route publique, aux bords de la forêt.

C'était un jour d'été; nos recherches et notre course avaient augmenté de beaucoup pour nous l'ardeur de la saison. Charmé de trouver dans ce bocage, un moyen de l'amortir, je proposai à ma cousine d'en profiter. Dans le premier instant, elle avait accepté; puis un peu de réflexion ame-

nant la crainte de notre gouvernante, et peut-être déjà cette pudeur, qui, chez les femmes devance l'âge, elle m'invita à me baigner seul; en ajoutant qu'elle allait se tenir à l'écart pour garder mes habits. J'en fus bientôt dépouillé. Me voilà descendu dans le réservoir, dont l'eau froide et dormante ne me parut plus si belle qu'auparavant. Cependant je poussais de grands éclats de rire, et m'agitais avec beaucoup de fracas. Onézyme, à demi-cachée derrière un massif de noisetiers, me jetait des regards à la dérobée, et souriait un peu malignement. Nous étions dans cette situation, lorsqu'un froissement de feuillages attira notre attention. Sautant promptement du bassin, je courus à l'endroit où il semblait se faire, et ne fus pas médiocrement surpris d'en voir sortir un cavalier monté sur un cheval superbe. Rentré près de ma cousine, et couverts tous deux par les coudriers, nous ne pouvions être vus. Tout en reprenant mes habits, la curiosité m'engagea à

examiner. Je vis le cavalier descendre de cheval, regarder autour de soi, et après lui avoir jeté la bride sur le col, lui laisser la liberté de paître ou de se reposer. L'homme vint ensuite s'asseoir au pied du taillis qui nous dérobait, de manière qu'en avançant un peu la tête, aucune de ses actions ne pouvaient nous échapper. Onézyme me disait tout bas que j'étais indiscret; mais la curiosité parlait plus haut que ma cousine. Par la position du cavalier, il m'était impossible d'appercevoir son visage; mais à ses soupirs longs et multipliés, il était aisé de juger qu'il était pénétré de tristesse. Il tira de sa poche un porte-feuille qu'il ouvrit, y prit plusieurs papiers, qu'au cachet, je reconnus pour des lettres, en déploya une, qu'il se mit à lire attentivement. Je remarquai qu'il s'interrompait de tems en tems pour réfléchir, et pour porter la main à ses yeux, que sans doute il avait embarrassés de larmes. Après cette lecture, il donna plusieurs baisers à la lettre, en ouvrit une se-

conde, et montra, en parcourant celle-ci, de violens signes d'indignation. Alors il se leva, fit quelques pas, s'arrêta, et tout-à-coup changeant de position, il tourna son visage de notre côté. Il me parut d'une physionomie agréable, quoiqu'un peu défigurée par la pâleur et les larmes, car il en versait d'abondantes; et tandis que sa main droite froissait fortement la lettre qui semblait causer son émotion, de la gauche, qu'il avait posée sur son front, il serrait sa tête, comme un homme au désespoir. Si l'on demande comment un enfant a pu observer tous ces détails, et comment, après de longues années, on peut s'en ressouvenir et les rapporter, je répondrai que vraisemblablement ils m'auraient échappé, si la personne qu'ils regardent, m'eût moins interressé; si l'occurence, dans laquelle je la vis, eut été moins extraordinaire, et si mille circonstances postérieures, toutes plus ou moins relatives à cette aventure, ne me l'eussent depuis tant de fois retracée.

Quoiqu'il en soit, je remarquai encore et je fis observer à Onézyme qu'à tous ces indices d'un noir chagrin, l'étranger ajoutait les signes moins équivoques de la parole. Des pleurs avaient succédé à ses soupirs ; des expressions articulées se mêlèrent à ses pleurs. Sans pouvoir rendre celles-ci à la lettre, nous comprîmes qu'il joignait des termes d'attachement et d'amour à ceux de la vengeance et des regrets. Il avait ramassé son porte-feuille et y avait réuni les papiers épars à ses pieds. En imprimant de nouveau sa bouche sur celui qu'il avait déjà couvert de baisers, nous l'entendîmes qui, d'une voix entrecoupée de sanglots, disait: Passion fatale!... événement funeste!... malheureuse princesse!.... Si, du moins, son persécuteur se contentait d'une seule victime!... Le barbare!... est-il possible qu'un prêtre?... et mon fils? qu'est-il devenu?... Se pourrait-il que le cruel?... Qu'elle horrible idée!... Ah! grand dieu, que je suis infortuné!... A ces mots, comme ac-

cablé par ses pensées et par sa douleur, l'inconnu se laissa glisser sur l'herbe, où d'abord il tomba sur ses genoux ; tandis que ma cousine et moi, tout émus de sa situation pénible, oubliâmes notre rôle d'espions, et courûmes à lui, dans le dessein de lui offrir des consolateurs. Onézyme s'avançait timidement ; moi, plus vif et plus hardi, je m'étais élancé dans ses bras, avant même qu'il nous eut apperçus. Notre apparution subite le surprit et le troubla. Il se leva soudain, mit promptement son portefeuille à l'abri de nos regards, et nous demanda avec une vivacité mêlée d'effroi, ce que nous étions, ce que nous demandions? Mademoiselle des Anglecourts lui répondit en tremblant et sans lever les yeux, que comme il nous avait paru malheureux, nous venions le soulager. Eh ! quoi, dit-il, alors, vous m'avez donc vu, vous avez entendu ce que je disais? Je baissai les paupières à mon tour, et sentant que je rougissais excessivement, je gardai le silence. Pen-

dant cet intervalle, le voyageur nous ayant considéré plus attentivement, et ayant reconnu qu'il n'avait affaire qu'à deux petits garçons peu dangereux, s'était remis, et prenant des manières et un ton caressant, il avait cherché à nous donner le change. Il est certain, nous dit-il, que j'éprouvais tout-à-l'heure une affliction mortelle ; j'avais égaré dans ces herbes, qui sont fort hautes, un portrait, dont je fais grand cas; et cette perte, que je croyais irréparable, me causait beaucoup de chagrin. Un portrait? dis-je en l'interrompant; il peut être beau, et sans doute il vous est cher ; mais tel qu'il est, je ne le crois ni si cher, ni si beau que me l'est le mien. Vous avez un portrait, mon bel enfant? — Oh! ce n'est pas le mien; je veux dire celui de la belle dame. — Et quelle belle dame, mon petit ami? — Une voyageuse, qui me le passa au cou, en me quittant. — Pourrait-on le voir? — Rien de si facile; car hier j'avais traduit correctement trois morceaux de Pline, et mon oncle or-

donna à ma bonne de me le prêter : il m'est resté aujourd'hui et le voici. En achevant ces mots, je voulus porter la main dans mon sein pour en tirer la miniature ; elle ne s'y trouvait plus. Imaginez mon inquiétude : les larmes aux yeux, j'en fais part à ma cousine, qui se met en recherches, et au voyageur, qui me fixait avec la plus grande attention, et répétait : cela est incroyable ! cela passe toute imagination ! A cet âge ! et cela traduit Pline !... Je remarquais peu ces exclamations, plus occupé de joindre mes efforts à ceux d'Onézyme. Elle cherchait depuis long-tems courbée sur l'herbe, et montrait beaucoup plus de patience que moi, durement contrarié par ce contretems. Tout-à-coup le voyageur, en portant des regards attentifs devant soi, est frappé d'un reflet brillant qui rayonnait dans l'enfoncement de la fontaine ; il y vole : c'était le portrait que, probablement, mon agitation dans le bain avait détaché de mon cou, et qu'un hasard fort heureux avait accroché, par le

cordon, aux rameaux épineux du murier. Ma joie fut sans mesure, ainsi que l'avait été mon chagrin; mais les nouveaux mouvemens de l'étranger ne me permirent pas de m'y livrer. A peine cette miniature fut-elle dans ses mains et sous ses yeux, qu'il demeura immobile et comme frappé du tonnerre; nous le vîmes pâlir sensiblement, chanceler et se soutenir au tronc d'un arbre. Fort inquiets de cet incident, nous nous regardions, ma cousine et moi, sans ouvrir la bouche et sans oser l'interroger. Ce fut lui qui commença; et m'adressant la parole avec un ton brusque qui m'épouvanta, il me demanda quel etait ce portrait, d'où je le tenais, quelle était la dame qui me l'avait donné, pourquoi elle me l'avait donné, qui j'étais moi-même? Il me fit bien d'autres questions, avec une volubilité inquiète qui m'empêcha de lui répondre: son air d'abord et son geste m'avaient intimidé; toutes ses demandes, que je trouvais déplacées, me déplurent; je m'enhardis, et lui

dis avec assez de fermeté qu'il eût à me rendre ce portrait, qui était à moi, et que tant qu'il le garderait, je ne le satisferais point. Je ne sais ce qu'il pensa de cette bouffée de fierté enfantine; mais, je n'avais pas encore achevé, que ses yeux se remplirent de larmes, dont il arrosa la peinture, qu'il couvrit de baisers ardens. Onézyme, touchée, lui dit que s'il voulait s'instruire, il fallait qu'il s'adressât à son papa, dont le château était fort peu éloigné. Qui est votre papa, demanda-t-il en sanglotant encore? Le baron des Anglecourts, répondit ma cousine, et voici sa nièce, Caroline de Louvigny. Je crus qu'à ces derniers mots, notre voyageur deviendrait fou. Des Anglecourts, s'écria-t-il avec une expression impossible à rendre; quoi! vous seriez?.. quoi! ce serait?... Mais laquelle des deux?... Ah! si j'en crois mon cœur, l'apparence, mes pressentimens, c'est celle-ci!... Viens, ma Caroline, ajouta-t-il avec passion; viens dans mes bras, sur mon sein; viens, enfant

chéri, dont la vue me console de tous mes maux !... Et m'attirant à lui, malgré quelque résistance, il me prodiguait les plus doux noms, les plus tendres caresses. Peu-à-peu, je ne sais quel mouvement secret me les fit partager ; son bouheur et son ivresse semblèrent en augmenter. Il m'éleva dans ses bras, et me présentant au ciel, je l'entendis qui défiait ses ennemis: rien ne manque à ma félicité, disait-il ; je l'ai vu, je sens son cœur palpiter sur le mien ; féroce Richelieu, tes bourreaux peuvent se préparer ; je ne mourrai point, sans avoir connu le bonheur !

Cette scène dura long-tems, selon toute apparence, car nous entendîmes la voix de madame Jobin, qui faisait retentir la forêt de nos noms. Nous nous hâtâmes de répondre ; et après avoir prévenu le voyageur, nous sortîmes du bocage pour regagner le chemin du château. L'étranger, qui avait conservé le portrait, le considérait alternativement avec moi, et nous embrassait tour-à-tour. Son

cheval suivait, la tête penchée, et Onézyme, attendrie, fermait la marche.

Je dois passer sous silence, et l'on imaginera facilement la surprise de la nourrice, et celle plus grande encore de la religieuse, qui se promenait dans l'avenue du parc, et qui nous vint recevoir à la grille. J'arrive a l'introduction de l'étranger, que j'annonce à mon oncle, comme un voyageur qui réclame l'hospitalité.

M. des Anglecourts s'avance, avec la politesse noble qui lui était familière; mais à l'aspect de l'inconnu, il jette un cri, et se précipite dans ses bras. Cette reconnaissance touchante, qui accroît notre étonnement, fait couler les larmes de ceux qu'elle intéresse. Le baron fait retirer tout le monde, moi seul excepté. Sa fille, affligée de ce procédé nouveau, cache son mécontentement sous un air d'indifférence; et madame Jobin avec la religieuse, vont se livrer aux conjectures.

Demeuré dans le salon avec mon

oncle et l'étranger , je les vois se retirer dans l'embrâsure d'une fenêtre où ils se parlent à demi-voix. Celui-ci semble faire au baron un récit également tendre et attachant qui captive toute son attention, et de tems en tems provoque ses larmes. A la suite de ce narré, l'inconnu insiste sur un objet que lui refuse mon oncle; ce premier interlocuteur pleure à son tour; mais M. des Anglecourts montre d'autant plus de fermeté, qu'on déploye plus d'obstination. Enfin mon oncle élève l'organe, et j'entends distinctement ces mots: Non, M. le duc, non; par égards pour elle, pour lui et pour vous, permettez que je vous désobéisse. L'inconnu se tait et gémit en silence.

Après s'être promené quelques tems, sans rien dire, jetant par intervalle des regards de pitié sur le voyageur, le baron s'adresse à lui, lui prend la main d'un air riant, et lui dit : Eh bien! monsieur, est-ce que ma Caroline n'est pas charmante ? L'étranger, encore incapable de par-

ler, me tend les bras; je m'y élance; et me sens à-la-fois couvert de baisers et inondé de larmes. Monsieur est bien triste, dis-je à mon oncle; veux-tu que nous l'égayons? Je vais faire appeler Onézyme, nous romprons ensemble quelques fleurets. Le voyageur ne put encore que m'embrasser, en s'écriant d'une voix étouffée : Aimable et malheureux enfant !... Lorsque ma cousine, la religieuse et la nourrice entrèrent dans le salon, j'entendis mon oncle qui lui disait: Allons, mylord, de la fermeté; vous n'êtes pas tous les jours si heureux!

Nous donnâmes à ce mylord inconnu le spectacle de nos exercices, c'est-à-dire, le résumé de notre éducation. La gentillesse, les graces et les talens d'Onézyme n'obtinrent de lui qu'une approbation froide qui fâcha beaucoup madame Jobin et la religieuse musicienne; mais les éloges qu'il me prodiguait les réconcilièrent avec lui. Il exigea que je prisse place à ses côtés, durant le souper, vanta continuellement la beauté et la déli-

catesse de mes traits, et gagna tout-à-fait mon amitié. Je m'apperçus plus d'une fois que le baron, embarrassé du tour qu'il donnait à la conversation, la faisait sans cesse retomber sur les voyages, qui paraissaient familiers à l'inconnu. Nous sûmes, à cette occasion, qu'il revenait d'Italie, d'où il rapportait des chapelets et des médailles, dont il promit une pacotille à la religieuse, aussi bien qu'à la nourrice; il ajouta qu'il se proposait de partir sous peu pour l'Allemagne. Ces voyages, comme la suite me l'a prouvé, étaient supposés, et il n'en employait le récit, par les conseils du baron, que pour dépayser ses auditeurs.

L'étranger, qu'on appelait *Monsieur*, sans aucune autre qualification, passa bientôt, dans l'esprit des femmes et des domestiques, pour un grand seigneur qui voyageait *incognitò*. Sans prévoir les conséquences de mon indiscrétion, j'avais confié à madame Jobin, sous le secret, que mon oncle l'avait appelé *M. le Duc*

et Mylord. Madame Jobin avait révélé cette particularité à la religieuse, qui en avait raisonné avec sa femme-de-chambre, par laquelle tous les gens l'avaient apprise ; si bien que dès le lendemain, elle était devenue la rumeur du village, d'où la renommée l'avait portée plus loin. Elle y avait aussi porté avec cette conjecture, la rencontre dans le bocage de la fontaine, rencontre dont je n'avais pu faire mystère à ma nourrice, que tout cela faisait beaucoup rêver.

Cependant il avait été annoncé que l'étranger séjournerait une huitaine au château. Le lendemain de son arrivée, il avait eu de longs entretiens avec mon oncle, qui, loin de montrer sa gaieté accoutumée, semblait sérieux et inquiet. Onézyme, négligée par son père, s'étonnait de cette indifférence, plus encore qu'elle ne s'en plaignait. Madame Jobin, de son côté, s'enfermait avec la religieuse pour causer plus à son aise, Enfin la venue de ce personnage produisait je ne sais quel mystérieux souci, qui

exerçait toutes les ames, hormis la mienne; car, constamment avec lui, pour lequel mon inclination redoublait, je ne m'étais jamais vu si caressé, si content et si gai.

La soirée, ou plutôt la nuit du cinquième jour, sera pour moi, jusqu'à mon dernier soupir, une époque en même-tems bien malheureuse et bien mémorable. Mes infortunes, à la vérité, avaient commencé dès ma naissance, qui avaient été la première; mais, jusques ici, avais-je été d'un âge à les sentir? Aujourd'hui seulement, je revêts, si j'ose employer cette comparaison, une épiderme tellement délicate, que le moindre soufle des adversités, va exercer sa douloureuse sensibilité. Aujourd'hui, j'entre, avec toute connaissanee, dans la carrière du malheur; je viens me livrer à lui, en victime soumise, et mon premier sacrifice, qui pourtant sera terrible, en entraînera de plus affreux encore; jusques à ce qu'enfin, blessé dans toutes affections, frappé sur toutes mes facultés, éprouvé par

toutes les pertes, il ne reste plus à jeter dans l'abîme, creusé pour moi par l'injuste destin, que les débris de ma déplorable existence. Reprenons.

Le jour, éclairé par un soleil sans nuages, avait été employé à la promenade. Vers le soir, mon oncle fait jeter l'épervier dans la pièce d'eau du parc, afin de donner à son hôte le spectacle d'une pêche aussi abondante que commode. Assis autour d'une table, où l'on commençait à en servir le produit, nous nous disposions à contenter notre appétit, aiguisé par la fatigue, lorsque des coups de fouëts, annonçant un postillon ou une voiture qui entraient dans les premières cours, suspendirent notre attention. M. des Anglecourts ayant envoyé aux informations, on introduisit un courrier, si exténué, qu'il pouvait à peine se mouvoir, et qui assura avoir fait cinquante lieues, en moins de dix-sept heures. Cet homme remit au baron un paquet cacheté, que celui-ci alla ouvrir dans son cabinet. Le messager fut conduit aux cuisines, et l'on

se prépara à manger, suivant l'ordre qu'en avait donné mon oncle. Mais environ dix minutes après, ce dernier reparut avec un visage, dont il déguisait vainement l'altération ; il fit signe à l'inconnu, et s'enferma un quart-d'heure avec lui. Au bout de ce tems, mon oncle, revenu seul dans la salle, pria la religieuse de se faire servir à souper chez elle, où l'accompagnerait madame Jobin ; il ordonna que sa fille fût couchée sur-le-champ, et que tous les domestiques, hormis un seul qu'il désigna, descendissent aux cuisines, et se retirassent de bonne heure. Pour moi, j'entrai dans le cabinet du baron, où je trouvai l'étranger, enfoncé dans une rêverie profonde. M. des Anglecourts, se confiant au domestique que je viens de désigner, lui enjoignit de tenir prête, dans le plus court délai, la chaise de poste, attelée des trois meilleurs chevaux de l'écurie. Germain sortit, nous restâmes seuls, mon oncle, l'étranger et moi. Au nom du ciel, Milord, s'écria mon oncle, en se pla-

çant devant lui, dans une attitude suppliante ; revenez à vous ! Rappellez ce courage, qui, dans les fers même, étonna, intimida, subjugua vos ennemis ; redevenez vous - même, soyez un héros. — Ah ! mon cher baron, dit celui-ci, en prenant les mains de M. des Anglecourts, quand il n'a fallu exposer que moi, je n'ai point hésité : qu'est-ce que ma vie, sinon un tissu de revers? Que me serait la mort, sinon leur terme ? Mais ici, j'ai à trembler pour celle qui m'est plus chère mille fois que l'existence ; pour celle qui jusqu'alors en adoucit l'amertume, en prolongea la durée ; j'ai à trembler pour ce déplorable enfant, dont les bourreaux n'épargneraient ni la douceur, ni la jeunesse, ni les grâces, s'il tombait entre leurs mains. Ah! cette idée me fait frémir ; elle bouleverse tout mon sang ; comment voulez-vous que je sois tranquille, et que je retrouve du courage ? — Il le faut Milord, la raison l'ordonne, votre gloire en dépend; l'intérêt même de ces êtres si chéris l'exige. Puisque

madame de Chevreuse a pu me dépêcher un courrier ; puisque ce courrier n'a point trouvé d'obstacles pour parvenir à moi, le péril qui nous menace est encore éloigné. Rassurons-nous : mon auguste maîtresse a des amis ; sa bonté, sa douceur, sa bienfaisance lui ont fait des protecteurs, que tout l'or de ses ennemis ne pourrait corrompre, que la toute puissance de son persécuteur ne pourrait intimider. Des soupçons aux preuves il y a loin ; et les recherches, toutes exactes qu'elles soient, peuvent devenir infructueuses. Fuyons ; dans ce cas, abandonner le combat, c'est s'assurer de la victoire. Embrassez Caroline qui s'endort sur ce fauteuil, et hâtons-nons de gagner la voiture que Germain a sans doute préparée. Le baron me porta dans les bras de l'inconnu, qui me serrant sur son sein, me transporta dans la chaise de poste ; il m'y plaça, tout endormi, entre M. des Anglecourts et lui ; pendant que le fidèle Germain prenait, au tour de la roue, le derrière des bâtimens.

et gagnait, par la traverse du bois, la route de Dijon. Alors seulement il pressa les chevaux, de sorte qu'à la pointe du jour, nous avions fait plus de dix lieues.

C'était mon premier voyage, et je m'y trouvais embarqué sans m'en douter. Le mouvement de la voiture, la diversité des objets qui passaient sous mes yeux, l'interruption de mes habitudes, la tristesse de mon oncle et de son compagnon, mon éloignement d'Onézyme, que je n'avais jamais quittée ; tout dirigeait mes facultés vers de nouvelles idées et d'étranges sensations. Le changement de mon costume, auquel, durant mon sommeil, on avait substitué un habit de fille, me surprit, et je crois, m'affligea plus que le reste. Je pleurai beaucoup, je montrai de l'humeur, de l'impatience, du dépit; peu-à-peu, las de m'affliger, je m'assoupis. On m'éveillait aux relais, ou plutôt aux endroits où l'on descendait pour se rafraîchir, et pour d'autres besoins; car les chevaux du baron continuaient à nous traîner,

et ce n'était ni dans les villages, encore moins dans les villes qu'on fesait halte. Les provisions dont mon oncle avoit garni la voiture, avaient suffi durant les deux premiers jours. Au déclin du troisième, Germain, après l'avoir remisée et dételle les chevaux, dans l'épaisseur d'un taillis, éloigné de tout chemin, courut à une ferme prochaine, et en rapporta des vivres nouveaux. M. des Anglecourts mangea gaiement; l'étranger lui-même prit part au repas et à sa bonne humeur; elle était singulièrement augmentée par mes saillies, qu'excitait ma situation nouvelle et extraordinaire. Le dévouement et la jovialité de notre conducteur, contribuaient aussi à soulager nos peines, ou plutôt celles de mes compagnons; car, quoique je devinasse qu'il se passait quelque chose de particulier, ce n'est point à treize ans, qu'un voyage paraît une proscription, et qu'un festin sur l'herbe, à l'ombre d'un joli bosquet, peut être de mauvais augure.

A la suite du souper, on s'enfonça dans une allée de la forêt, que la lune commençait à éclairer. Après une petite promenade, durant laquelle l'entretien du baron continua d'alléger la mélancolie de l'autre voyageur, on revint à la salle du banquet, dont Germain expédiait les débris. Je sommeillais déjà sur un matelas de mousse; l'inconnu me transporta dans la chaise. Puis, enveloppé d'un grand manteau de voyage, il se coucha près de son ami, qui ne tarda pas à s'endormir. Mais l'inquiétude l'ayant tenu éveillé toute la nuit, il alla relever notre domestique qui fesait sentinelle. Au retour de l'aube, les chevaux repus et délassés furent remis, et nous reprîmes notre route.

Elle continua de cette sorte encore deux jours, à la fin desquels nous nous trouvâmes avoir fait un peu plus de soixante lieues; car dès le troisième au matin, mon oncle qui aimait ses chevaux, et qui d'ailleurs nous avait mis hors du péril, ne permit pas qu'on les excédât. Dans la soi-

rée du cinquième, il jugea convenable et nullement dangereux, de descendre dans une auberge de village, pour trouver entre des draps, un peu plus de repos que nous n'en avions goûté les nuits précédentes, en couchant à la belle étoile. En effet, nous passâmes la nuit fort tranquillement, et l'étranger même avoua qu'il venait de jouir d'un sommeil assez paisible.

On déjeûna, et pendant que Germain attelait, celui-ci se revêtit d'un vêtement, dont la couleur rembrunie et la forme singulière, provoquèrent ma surprise et ma curiosité. Monsieur est Espagnol, me dit mon oncle, et de plus pélerin; après avoir visité St.-Jacques de Compostelle, auquel il a porté ses prières pour un fils bien-aimé, il a poussé ses pas jusqu'au centre de la France, pour y voir, pour embrasser cet enfant; et maintenant qu'il s'est procuré cette satisfaction, il reprend le costume de son état, et va poursuivre sa route, un bourdon à la main. — Quoi, mon oncle, monsieur va nous quitter? —

Il le faut, mon ami. En auriez-vous du chagrin, ajouta l'inconnu? — Si j'en ai? N'êtes-vous pas aimable et bon? N'ai-je pas un cœur sensible? Ah! je vais bien pleurer! — Voilà ce que m'a dit mon fils. — Qu'il est heureux de vous avoir pour père! — Songez donc qu'il a fallu m'en séparer? — Ah! oui. Qu'il est malheureux! N'aurait-il pas pu vous suivre? — Il y a des obstacles. — Je m'en serais mocqué. — Mais il n'est pas son maître. — Peut-on l'empêcher d'aimer, d'accompagner son père? — Eh! oui, pauvre innocent; il en est, dont ces persécutions font le métier et le plaisir. — Ah! grand Dieu! les scélérats!

M. des Anglecourts, commandant à son attendrissement par prudence, s'approcha de moi avec une gravité douce, me prit par la main, et d'une voix qu'il s'efforçait d'assurer, il me dit: Si j'en crois vos paroles et vos yeux encore mouillés de larmes, mon enfant, vous aimez monsieur, et vous le souhaiteriez pour père? Que vos

vœux soient remplis ! mettez-vous à ses genoux, méritez son amour et demandez-lui sa bénédiction ! — Viens dans mes bras, viens sur mon cœur, enfant infortuné, s'écria l'étranger, en m'enlaçant ; voici l'instant de ma vie le plus amer et le plus doux ! — Quoi ! vous êtes mon père, m'écriai-je avec joie ! oh ! comme je suis contente ! oh ! combien je vais vous aimer ! — Aime-moi, je le mérite, et rappelle-toi souvent du malheureux *Charles*... — M'en rappeler ? ah ! je ne veux le quitter jamais ! — Impossible ! il faut que je me sépare de toi. — Pourquoi ? — Je te le disais tout-à-l'heure, des obstacles... — Je te suivrai. — Voudrais-tu me causer du chagrin ? — Vous ne craignez pas de m'en donner, vous ! — Mais, je te reverrai bientôt. — Ah ! oui ! et quand ? peut-être jamais. Je fondais en larmes ; mon père les recueillait de ses baisers, le baron retenait les siennes. Mylord, s'écria-t-il avec une sévérité affectée ; où est votre fermeté ? où sont vos résolutions ? — Ah ! mon

ami, peuvent-elles tenir contre les pleurs de cet enfant ? Ne venez-vous pas de l'entendre ? il a dit que nous ne nous reverrions jamais !

Germain entre à ces mots, tout essouflé, avec un visage pâle et ne pouvant s'exprimer. Monsieur, dit-il à son maître, des cavaliers de maréchaussée viennent d'entrer dans le village, au nombre de cinq; notre voiture, attelée devant la porte de cette auberge, a frappé leurs regards ; je mettais le troisième cheval. Le chef s'adressant à moi, m'a demandé à qui appartenait cette chaise ? — A mon maître. — Et quel est votre maître ? — M. le baron des Anglecourts, gentilhomme bourguignon. — Voyage-t-il seul ? — Vous voyez que non, puisque je lui appartiens. — Je demande s'il n'a personne dans sa voiture avec lui ? Vous êtes son domestique et non son compagnon. — M. le baron me fait l'honneur de m'appeller son ami, et j'ai celui d'être son valet-de-chambre. — Valet-de-chambre ou domestique, peu im-

porte ; vous ne répondez pas à ma question. Vous comprenez, monsieur, ajouta Germain, que je l'éludais ; je sifflais en bouchonnant mon porteur qui n'en avait pas besoin ; je relevais le brancard, rehaussais le harnais et montais dans la voiture. Le brigadier, impatienté, dit: Je vois que ce maraud n'entend pas, ou feint de ne pas entendre: entrons. Il a mis pied à terre avec sa troupe, et pendant qu'ils sont aux informations auprès de l'hôtesse, j'ai accouru vous prévenir.

Il n'y a pas un instant à perdre, dit le baron, il faut partir. Germain, la chaise est-elle prête ? — Oui, monsieur. — Descends ; nous te suivrons. Tu entreras chez l'hôtesse, à laquelle tu payeras le compte sans marchander. — Oui, monsieur. — L'escalier n'ouvre-t-il pas sur la cour ? — Oui, monsieur. — Et la grande porte de la cour, dans la rue ? — Votre voiture est devant. — Fort bien : nous autres, marchons à la garde de Dieu !

Nous avions quitté notre chambre, descendu l'escalier ; j'étais dans la

voiture, où s'asseyait mon père, dont la pâleur avait quelque chose d'effrayant; mon oncle, soutenu par Germain, se soulevait jusques au marche-pied, quand une voix forte et sonore retentit à nous, du seuil de l'auberge: M. le baron? Le baron se plaçait dans la chaise à côté de moi. — M. des Anglecourts? — Qui m'appelle, demanda le baron, obligé, pour cette fois, de répondre? Le chef de la maréchaussée s'était avancé; il avait son chapeau à la main, et se présentait avec beaucoup de politesse. Que me voulez-vous, monsieur, dit mon oncle, en affectant un peu d'humeur, qu'on pouvait attribuer au déplaisir d'être retardé? — M. le baron, je suis aussi désespéré de retarder votre marche, que de troubler votre tranquillité; mais quoiqu'un nom tel que le vôtre soit le meilleur et le plus honorable des passe-ports, les troubles, dont nous sommes journellement témoins et victimes, ne permettent pas de s'en contenter; daignez ne pas nous en vouloir, si

nous exécutons les ordres du roi. — Cela est trop juste, monsieur le brigadier, quoi qu'on abuse souvent de ce nom sacré, non pour réprimer les troubles, ce qui serait très-louable, mais pour en supposer, afin de se rendre nécessaire, ce qu'au surplus, je ne dis pas pour vous, qui exécutez les ordres et n'en donnez pas. Voyons, de quoi s'agit-il? — De vouloir bien produire une autorisation de voyager. — Monsieur le brigadier, je suis le colonel de deux régimens; j'ai eu l'honneur d'être menin du monarque actuel, et Sa Majesté, aussi bien que la reine ne m'ont point encore retiré leur protection. — Dieu me garde, M. le baron, d'en douter; mais les ordres du roi sont exprès. — Dites ceux du cardinal. — Ils sont signés de Sa Majesté. — Tenez, M. le brigadier, je veux bien me soumettre à cette tyrannie, en attendant que je m'en plaigne. Je n'ai pas de passe-port; mais voici un brevet de colonel, qui constate l'identité de ma personne; c'est tout ce qu'il vous faut. — M. le

baron répond-il de ce religieux qui l'accompagne ? Mon père, à ces mots, frémit sensiblement. *Don Carlos*, répondit mon oncle, n'est point un religieux ; c'est un pélerin espagnol, qui m'a été recommandé, et qui, muni d'excellens papiers, retourne dans sa patrie : les voici. Le brigadier les parcourut, ou pour mieux dire, les lut attentivement, en comparant la personne avec son signalement ; après quoi, il les remit avec un mécontentement visible, salua le baron avec une civilité froide et s'éloigna. Un mot, avant de nous quitter, lui dit mon oncle ; M. le brigadier, pourrais-je savoir votre nom ? — M. le baron, répondit celui-ci, en enfonçant son chapeau ; j'ai trente-deux ans de service ; je ne crains personne ; on me nomme *Desbarres* : c'est moi qui arrêtai le maréchal de Montmorency. — Desbarres, lui cria mon oncle en faisant signe à Germain de toucher, vous avez tout lieu d'espérer ; les belles actions ne restent point sans récompense !

On garda quelque tems un silence assez morne, dont mon père semblait marquer les minutes par de profonds soupirs; et le baron interrompit, en disant : il faut que je note ce faquin sur mes tablettes, afin d'en faire justice, quand il en sera tems. Ah! dit le faux Don Carlos (je dis le faux, comme je l'ai su depuis; car alors, rien n'empêchait qu'il fut Espagnol pour moi.) Ses yeux pénétrans m'ont fixé d'une façon allarmante; et quand il a parlé de Montmorency, tout mon sang s'est retiré vers le cœur! — La crainte du péril vous l'exagère, dit mon oncle; songez que ce que Desbarres nous a dit du maréchal est un conte dénué de vraisemblance. Ne vous souvient-il plus qu'il fut fait prisonnier à la bataille de Castelnaudary, où, sans doute, ce maraud de brigadier eut été moins téméraire que dans ce village? — Ce que vous me dites, reprit mon père, est loin de me rassurer; si l'on parvint à prendre un si vaillant homme les armes à la main, que fera-t-on de moi? Croyez-

en mes funestes pressentimens, ajouta-t-il les larmes aux yeux, Richelieu triomphera, et je périrai, comme a péri Montmorency ! M. des Angle-courts continua à le consoler du mieux qu'il lui était possible ; mais mon père de son côté repoussait toutes consolations, perdait tout espoir, et pleurait avec amertume, en m'embrassant.

La journée se passa sans nouveaux incidens. Sans celui du matin, j'appris que mon père nous aurait quitté, à deux portées de fusil du village, à la croisière d'un chemin, dont celui de droite conduit à Bordeaux. De cette ville, il devait gagner l'Espagne, où une fois parvenu, il serait en sûreté, et même certain de la protection du roi, auquel il était puissamment recommandé. Vers le soir, une seconde bifurcation de route se présenta, il fut question de se séparer. Alors, le cœur de mon pauvre père se brisa ; il me tint long-tems en silence sur son sein, où il me pressait fortement. Il détacha de mon col le portrait qui

y était suspendu, le couvrit de baisers, le garda, en l'échangeant contre un médaillon, qui d'un côté présentait la même image, et de l'autre la sienne propre. Adieu, ma fille... mon aimable Charles, adieu! c'est l'unique fois que j'aie pu te voir; ce sera la dernière! Oui, tout me dit que je ne te verrai plus!... Baron, je vous recommande cet enfant... Si vous vous rapprochez d'*Elle*, parlez-lui de moi... Dites-lui que j'ai vécu, que je mourrai pour elle!... Adieu!... — Il s'était élancé de la voiture, avait jeté une bourse à Germain, et s'enfonçait dans la campagne. Le baron immobile, était pâle et tremblant; je poussais des cris douloureux, et quand j'eus perdu mon père de vue, je m'évanouis.

Les affections de l'ame qui, telles légeres qu'elles soient, sont les germes des passions, prennent dans tous les individus la teinte de leur caractère, qui, à son tour, paraît avoir sa racine dans le tempérament. J'étais né vif, pétulant, emporté; mais j'étais sen-

sible. Chez une personne calme et tendre, la sensibilité réfléchie se concentre dans le cœur; elle s'y complaît, elle y fermente; elle se confond, pour ainsi dire, avec la substance dont il est formé, ou du moins elle y dépose un sentiment actif, sombre et brûlant, qui cause des ravages secrets, et dégénère en cette tristesse profonde et fortement sentie à laquelle on a donné le nom de mélancolie. C'est un brâsier souterrain qui dévore en silence, en conservant dans son intégrité la superficie qu'il respecte. Dans les ames remuantes au contraire, la sensibilité, fougueuse comme elle, se consume par son propre mouvement; elle s'exhale avec les soupirs qu'elle fait répandre. Voilà le caractère de celle que j'éprouvais dans mon enfance; j'en avais déjà ressenti de faibles atteintes; cette séparation d'un père, vers lequel je me sentais entraîné par un instinct sympathique; cette séparation, environnée des plus sinistres augures, l'exerça plus vivement. Diverses occasions l'ont depuis

mise à l'épreuve d'une manière peut-être plus rude ; mais la première douleur paraît la plus cuisante. Celle-ci alluma dans mon sang une fièvre délirante qui inquiéta vivement le baron, et qui le força de s'arrêter quelques jours dans un village, à quatre lieues de Moulins. Dans mon transport, je nommais Onézyme, j'appellais mon père, que je voyais au milieu d'une troupe de soldats ; je voulais l'en délivrer. Vers le soir du troisième jour, l'accès tomba, et avec lui les allarmes de mon oncle. Un sommeil long et profond fit refluer la vigueur dans les sources de la vie ; et il ne me resta de cet accident qu'une faiblesse momentanée, qui en est la suite ordinaire. M. des Anglecourts, charmé du calme dont je commençais à goûter les douceurs, craignit de l'altérer, en me retraçant un souvenir amer, et voulut le prolonger par une occupation sentimentale. Il me proposa d'écrire à sa fille, et de joindre ma lettre aux ordres qu'il transmettait à madame Jobin. J'ai conservé cette

première épitre d'un enfant à un autre enfant, qui depuis fut sa femme, mais qu'alors il ne regardait que comme sa cousine. En voici quelques fragmens :

« Que fais-tu, cousine, loin de moi » et sans moi ? N'es-tu pas malade ? » Pour moi, je l'ai *bien* été, et si fort, » que j'ai cru ne plus te voir jamais. » J'ai eu aussi bien du chagrin ; ce » beau seigneur, que tu sais, nous a » quittés ; et si tu savais ce qu'il m'a » appris, avant de nous quitter, tu » pleurerais, comme j'ai pleuré. Cela » m'a donné la fièvre, dans un vil- » lage, qui a duré trois jours. Et je » suis encore dans mon lit en t'écri- » vant. Je pense bien à toi et à ma » bonne amie Jobin, et à madame » Ste-Restitue et à notre ami Pline, » avec ses jolis animaux. Vas-tu tou- » jours herboriser ? Si tu y vas, n'ou- » blie pas la fontaine où je me suis » baigné, et où le beau seigneur a » tant pleuré. Ah ! Onézyme, si tu » savais comme il est malheureux ! » J'aurais bien eu envie de t'en dire

» davantage ; mais mon oncle ne veut
» pas. Il dit que nous partons demain
» pour Moulins, qui est une grande
» ville, et nous irons voir madame
» la maréchale de Montmorency,
» qui est religieuse à la Visitation,
» comme madame Ste-Restitue. Nous
» visiterons aussi le tombeau de mon-
» sieur le maréchal ; tu sais bien sa
» mort que nous avons lue dans la
» gazette de mon oncle, qui nous a
» tant fait pleurer ? Quoique ça soit
» bien beau de voyager, je re-
» grette encore notre château, notre
» jardin sur le donjon, notre volière,
» et sur-tout nos charmans herbiers.
» Si tu m'aimes, comme moi, tu en
» auras bien soin de nos herbiers, et
» tu m'écriras, afin que loin de ma
» petite Onézyme, je sois encore près
» d'elle. Je t'embrasse chère cousine,
» et tu embrasseras toute la maison
» pour moi. »

Je confiai ma missive à M. des Anglecourts, qui en parut content, et sourit en en prenant lecture. Fort bien, Caroline, me dit-il gaîment,

tu montres des dispositions au style épistolaire. — Vous riez, mon oncle; peut-être vous mocquez-vous de moi? — Je n'ai garde, mon enfant, je t'assure au contraire, qu'en supprimant une demi-douzaine de conjonctions, en éclaircissant quatre à cinq passages, en liant trois à quatre phrases, et en en ajoutant un égal nombre, ta lettre serait un chef-d'œuvre. — C'est-à-dire qu'elle est détestable? — Ecoute, Caroline, à ton âge, on pardonne au style en faveur du sentiment; et il y en a beaucoup dans ta lettre. — Vous me dites cela pour me consoler? — Non, c'est la vérité, et puis, quoique ma fille soit un peu plus raisonnable que toi, elle n'est pas encore grande connaisseuse. — Oh! vous me rassurez! — Je te jure qu'elle sera plus enchantée de l'affection de ton cœur, que sensible aux inégalités de ta plume. — Croyez-vous mon oncle? — Je crois même pouvoir te promettre qu'elle te répondra. — Recommandez-le lui bien, s'il vous plaît? — Oui, Caroline.

Ce nom de *Caroline*, que continuait à me donner M. des Anglecourts, me fit ressouvenir que l'étranger, après s'être déclaré mon père, m'avait appelé *Charles* ; j'en fis l'observation à mon oncle. Crois-tu, me dit-il avec un peu d'embarras ? Tu ne te rappelles pas exactement, ou tu t'es méprise. C'est lui qui se nomme ainsi, et tu as confondu son nom avec le tien. N'en a-t-il pas d'autre, demandais-je ? — Sans doute, celui de sa maison. — C'est *Louvigny*, n'est-ce pas, puisque c'est celui que je porte? — Sans contredit, reprit-il ; mais tu n'est pas encore d'âge à le prendre ; et pour moi qui le trouve trop sérieux, j'aime mieux te nommer *Caroline*. — En effet, ajoutai-je ; on dit Onézyme seulement, et non pas mademoiselle *des Anglecourts*.

Cet entretien finit là pour cette fois. Ce ne fut que quelque tems après, que s'étant retracé à ma mémoire, il me fit naître des soupçons justifiés par l'évènement ; mais alors un léger ressentiment de fièvre, auquel se mê-

lait le souvenir d'un père, aussitôt enlevé, qu'offert à mon amour, occupaient trop mes facultés, pour les porter sur un objet différent. Le portrait de ce père, aussi aimable que malheureux, était sans cesse sous mes yeux, mon oncle l'ayant suspendu sous une courtine enfoncée de mon lit. Je l'y contemplais avec un recueillement pieux, peu compatible, j'ose le dire, avec mon âge et mon caractère, mais qui m'était inspiré par ma situation et par les douleurs dont j'avais vu affecté l'original de cette peinture. Je ne le quitterai point sans avoir fixé dans cet écrit, les principaux traits qui le rendaient agréable aux yeux ; en attendant qu'une main plus habile analyse les grandes qualités et les sentimens sublimes de l'ame dont ils étaient l'enveloppe.

La miniature que j'ai maintenant devant moi, représente mon père, à la fleur de l'âge ; quand je le vis, ses traits parfaitement conservés, ne différaient de ceux de la copie, que par moins d'éclat ; sa position présente,

avait pour ainsi dire, gravé l'inquiétude dans les plis de ses beaux sourcils; et une longue et cruelle proscription, à laquelle il venait d'échapper, avait substitué au coloris de sa carnation, une pâleur plus touchante que disgracieuse. Je ne crois pas qu'il eût trente ans; son image donne à peine l'idée de vingt-cinq. Sa taille médiocre, mais bien prise, avait tout ce qu'il faut pour réunir la noblesse à la grâce; mon oncle m'a dit souvent qu'il avait la jambe coupée avec une correction singulière, et que ce genre de beauté lui avait valu bien des conquêtes dans une cour où, depuis Catherine de Médicis, qui l'avait superbe elle-même, on se piquait d'en apprécier le mérite. Cette élégance dans les formes, l'ayant rendu habile à tous les genres d'exercices, avait été à-la-fois la cause de sa fortune, et le prétexte de ses disgraces. Pour avoir trop plu à ses maîtres, il avait déplu à ses rivaux, et irrité contre lui des hommes souvent puissans et toujours adroits. Les charmes de son

caractère, les agrémens de son commerce auraient dû désarmer ceux qui feignirent d'envier, et qui calomnièrent les beautés de son visage. Mais, comme on le verra bientôt, il avait affaire à un ennemi qui choisissait ses victimes, et qui, je crois, eut dédaigné même un sang noble, s'il n'eût été illustré par des qualités personnelles, des alliances recommandables, des vertus héroïques. Mon père qui possédait tous ces avantages, en rehaussait encore l'éclat par le dédain où il les tenait. Il avait tant de rivaux qu'un seul eut énorgueilli, qu'il n'est pas étonnant qu'on ne lui eût point pardonné ce peu d'estime pour sa propre personne ; car en rejaillissant sur eux, elle les abaissait d'une façon trop humiliante. Mais mon père, qui n'avait nulle considération pour ce qu'il appelait des lots de bonheur, pouvait-il tenir compte de ces délicatesses ? Incapable cependant de les railler, il l'était plus encore de feindre pour elles des égards; il n'en montrait que pour les sentimens de l'amour, de l'a-

mitié, de la compassion. Sa tendresse, dans ce cas, allait facilement à la passion : il soulageait l'humanité, comme si tous les hommes eussent été ses amis; il avait pour ses amis, de ces attentions recherchées, que beaucoup de maîtresses desireraient dans leurs amans ; et les termes d'adoration ou d'idolâtrie, peindront mal l'idée qu'il faut se faire des affections que lui inspira sa maîtresse. Il n'en eut jamais qu'une, à laquelle la décence, autant que la raison, veulent qu'on donne le titre d'amante. Jamais on n'aima si tendrement, si délicatement, si entièrement. L'amour n'avait de longtemps assemblé deux cœurs plus dignes l'un de l'autre, comme il n'éclaira, dans leur union, plus de charmes, plus de jeunesse, plus de santé. Je crains d'affaiblir ce tableau, si pur et si doux, en revenant plusieurs fois sur ces touches ravissantes ; mais la main pieuse d'un fils pourrait-elle en altérer les formes, ou en flétrir les couleurs? Qu'il m'est glorieux de penser, que c'est d'un tel couple que je

reçus la vie ! Ils me la transmirent dans des torrens de délices, que sans doute la religion a droit de condamner, en les appelant criminelles ; mais que l'amour excusait, en en prolongeant la durée, et en y puisant son aliment. Dans cette occasion rare, il offrit aux deux amans le frais bouton d'une volupté virginale et mutuelle ; pourquoi ne put-il y joindre l'innocence?... Ah ! ce ressouvenir, qui excite mes regrets, ne doit-il pas, en me forçant de remonter à la source de mes malheurs, me faire rougir des indiscrétions échappées à ma plume? Est-ce à plus de soixante ans, avec une tête blanchie dans la captivité, qu'il m'est permis de ranimer des cendres presqu'éteintes? Ah ! si mon sort ne m'a pas convaincu, puis-je fixer sans émotion, cette image, dont les traits charmans réveillent à la vérité, la pensée de l'amour qu'ils ont dû inspirer, mais n'excitent pas moins celle des malheurs dont on les rendit l'objet, et des larmes dont ils devinrent la cause?

Oui, c'est de ces yeux, dont le regard est en même-tems si pénétrant et si doux; c'est de cette bouche, qui sourit d'une manière si séduisante, que sont partis les premières étincelles d'un feu coupable, et les accens qui peut-être en ont pallié l'attentat. Pardonne, ô père infortuné, d'un fils encore plus malheureux; puis-je blâmer des torts, auxquels je dois ce que je vaux? Mais aussi faut-il louer ce qui fit mes revers? Ah! si mes yeux se fixent sur cette seconde image, voisine de la tienne, oublierai-je que je vois encore une victime?

Celle-ci, dont il ne sera pas inutile, qu'à l'époque présente, je laisse un croquis, pour établir un point de comparaison avec l'original qui paroîtra en sa place; ce portrait dis-je, qu'on se rappelle être le même que celui dont m'avait décoré l'une des dames qui me vint visiter dans mon enfance, différait de celui de mon père dans les formes, l'air de tête, l'expression et le mouvement. Tout était candeur, tendresse, sensibilité

dans l'un ; tout dans l'autre était dignité, grandeur, noble orgueil; c'était une beauté majestueuse, dont la régularité intimidait d'abord, et à qui, pour lui démêler des agrémens, il fallait un second coup-d'œil. Il y avait dans ces grands yeux d'un bleu foncé, je ne sais quelles grâces tranquilles qui en imposaient. On devait admirer l'éclat d'un si beau teint; mais il me semble que sa blancheur eût paru fade, sans le vermillon de cette bouche, où parmi d'attrayans souris, on distinguait quelque fierté; sans ces teintes d'incarnat, épanouies sur les joues, comme des roses dans une touffe de lys; et aussi sans ces cheveux d'un noir lustré, (1) qui dessinaient sur un front d'ivoire, deux croissans d'ébène, et dont les

---

(1) Les portraits qui nous restent de la reine Anne d'Autriche, et notamment sa miniature de Petitot, représentent cette princesse avec des cheveux *blonds*. Il est vrai que Mad. de Motteville remarque qu'ils avaient changé de couleur en vieillissant, et que durant la régence sa maîtresse paraissait *brune*.

tresses, d'abord vagabondes sous le sein, remontaient pour former un diadême. J'ai prononcé ce mot, qui réveille des idées de royauté et de domination ; ce devaient être celles que l'aspect de cette peinture commandaient aux personnes qui en ignoraient l'original. On s'écriait sans doute, et cela sans égard à la médiocrité de la taille, qu'un buste dissimule : voilà un port de reine ; mais en contemplant l'autre portrait, on oubliait bientôt ce qu'il avait de gracieux, pour s'occuper de ce qu'il offrait de bon. Et quand je les ai montrés tous deux, j'ai vu souvent que si l'on éprouvait à l'aspect de l'un, un saisissement d'admiration, on ressentait pour son voisin un penchant sympathique, qui, après avoir captivé les regards, finissait par enchaîner l'opinion, le sentiment et la volonté.

Mon oncle voulut accorder à ma convalescence quelques jours de repos, après lesquels nous prîmes le chemin de Moulins, dont, comme je

l'ai dit, nous n'étions éloignés que de peu de lieues. Arrivés à l'extrêmité d'un de ses faubourgs, nous fûmes arrêtés par une foule nombreuse, qui remplissait la rue, et qui paraissait dans une grande agitation. Elle se précipitait autour d'une maison d'une tres-médiocre apparence, dont le toît de chaume témoignait assez la pauvreté de ses habitans. Des grouppes d'hommes, et sur-tout de femmes, s'étaient formés au seuil de la porte, qu'ils obsédaient. Ceux qui les composaient, semblaient fort animés; les femmes particulièrement, qui joignaient à des gestes très-expressifs, des clameurs bruyantes. M. des Anglecourts s'étant informé du motif qui les occasionnait, un jeune homme, qui, au milieu de cette foule émue, montrait un visage plus triste que courroucé, s'avança et dit à mon oncle, que tout ce tumulte se fesait devant la maison de sa mère, et se dirigeait contre sa sœur, qui ayant eu le malheur de se laisser abuser par un soldat de la garnison, et en

ayant eu un enfant, était soupçonnée d'avoir fait périr cet innocent, aussitôt après sa naissance; que ce malheureux soupçon se propageait d'autant plus, que le matin même, deux femmes qui, à la pointe du jour, s'étaient transportées au bord du canal pour y lessiver leur linge, avaient été attirées vers la voûte d'un petit pont voisin, par des gémissemens plaintifs; que c'était effectivement ceux d'un enfant nouveau né, emmailloté dans sa barcelonnette, et qui ayant suivi jusques là le fil de l'eau, s'était trouvé arrêté sous cette arche, par un grillage de fer; que ces femmes alors, qui demeuraient dans le quartier de l'accouchée, et qui avaient ouï dire que son enfant venait d'être déposé à l'hôpital, s'étaient persuadées que celui-ci était le sien; que dans cette opinion, elles le lui avaient apporté; mais que ne le pouvant reconnaître, ni à ses traits, ni au berceau dans lequel on l'avait découvert, ni même à son sexe, autre que celui de son enfant, (ce qui formait pour son in-

nocence une preuve irrésistible,) elle avait refusé de le garder ; cependant, ajouta ce garçon, comme ma sœur est compatissante, elle n'a pu voir cet orphelin privé de sa première nourriture, sans éprouver le désir de le soulager ; elle lui a offert son sein, auquel le petit malheureux s'est jeté avec avidité. Eh! bien, monsieur, croyez-vous que cette action si naturelle et si humaine, a tourné contre la pauvre fille ? On dit que malgré sa cruauté, la nature parle chez elle ; que si cet enfant n'eût pas été le sien, elle ne l'eût point allaité ; on lui fait même des reproches, et un crime des pleurs qu'elle a répandus, en le pressant dans ses bras ; comme si le souvenir de son amant qui l'a abandonnée, et de son fils, dont notre misère l'a forcée de se priver, n'étaient pas des motifs suffisans pour les faire couler ! Ah ! monsieur, il y a dans le monde de méchantes gens ! — Je vois dans cette circonstance, dit mon oncle, de bien faibles probabilités contre un fait dont l'évidence est facile

à vérifier; pourquoi n'a-t-on pas rapporté son enfant à votre sœur? Ce témoignage irrécusable, appuyé de celui des administrateurs de l'hôpital, eut fait taire la calomnie, et dissipé cette foule, dont l'agitation peut dégénérer en émeute. — Vous avez raison, monsieur, répondit le frère; mais un malheureux hasard a voulu, que dans ce moment l'hôpital se trouvant surchargé, on fut contraint d'envoyer l'enfant en nourrice, à sept lieues d'ici, dans un établissement fondé par un vénérable prêtre, nommé *Vincent de Paule*. — Je le connais, interrompit M. des Anglecourts, et le respecte infiniment. La France est pleine de ses œuvres de charité. S'il était ici, son intervention dans votre affaire l'aurait bientôt éclaircie et terminée. — Monsieur, reprit le jeune homme, Dieu a permis qu'il s'y trouvât; aussitôt qu'elle lui est parvenue, il n'a consulté que son zèle, et, monté sur un méchant cheval, il a couru chercher avec l'enfant, la justification de ma sœur. — Digne homme, s'écria

mon oncle, voilà son caractère, il ne vit que pour la *bienfaisance* (1) et la charité! Ne doutez pas, mon ami, qu'il les fasse triompher dans cette occasion. — J'ose le croire, monsieur, j'en suis même persuadé, et c'est ce qui me fait supporter patiemment les injures dont ma pauvre sœur est accablée. — Cependant la réunion de cette multitude augmente et se grossit à vue d'œil. Il est à craindre que son faux jugement et la prévention ne la poussent à quelques excès; je suis même surpris de ne voir ici aucun magistrat; leur présence et leur autorité peuvent devenir nécessaires: si vous alliez à l'hôtel de ville, mon ami? — Monsieur, je n'y ai pas manqué, aussitôt que le rassemblement a voulu se former; mais on m'a ré-

---

(1) Il y avait *bienveuillance* dans le manuscrit; l'auteur, qui écrivait vers 1701, ne pouvait se servir du mot *bienfaisance*, créé quelques années après par l'abbé de Saint-Pierre. On a cru pouvoir le substituer au premier, comme plus exact et plus significatif.

pondu, que là où paraissait le père Vincent, l'intervention de la justice était inutile. — Cette réponse fait autant d'honneur à la magistrature qu'à lui ; je vous avoue pourtant que la rumeur chagrine que j'entends circuler dans ces rangs pressés, ne me laisse pas tranquille. J'aurais quelqu'envie d'entrer chez vous, ne fut-ce que pour rassurer votre sœur : un homme de mon âge et de mon caractère en imposerait, en cas de besoin. — Monsieur, vous nous ferez honneur et plaisir; mais je crois ma sœur moins troublée que ne le sont ces gens-ci. Elle se repose sur son innocence, autant que sur la prudence du digne père des pauvres et des orphelins.

Tout en admirant l'influence d'un nom révéré sur l'opiniou publique, M. des Anglecourts avait tiré d'une petite cassette, placée dans la caisse de la voiture, les signes de son grade, et les attachait à son surtout d'uniforme. Pendant que nous descendons, et que le jeune homme nous précède,

Germain écarte la foule, dont cet incident avait attiré les regards, et s'écrie : place à M. le baron ! Place à M. le colonel! Nous pénétrons dans la maison, où le tableau le plus touchant vient captiver notre attention, et intéresser nos cœurs.

Au coin d'une chambre, aussi remarquable par la grossièreté, que par la propreté des meubles, est un vieux lit, dont les colonnes torses, supportent un baldaquin et des rideaux de serge, jadis cramoisie. Sous cette espèce de dais, entre deux draps d'une grande blancheur, repose une jeune personne, d'une figure plus honnête que belle ; un enfant, penché sur son sein à demi voilé, y dort paisiblement, tandis qu'une femme âgée, place sur une petite table, une écuelle de bouillon, dont le fumet s'exhale en vapeur appétissante. A la vue du baron, cette vieille parut d'abord embarrassée ; mais quand le jeune homme qui était son fils, lui eut expliqué le motif qui guidait mon oncle dans sa visite, elle lui témoigna sa recon-

naissance d'une manière également libre et respectueuse. Le baron observa alors que l'accouchée, qu'il avait d'abord jugée endormie, était dans un recueillement profond, causé par la récitation d'un rosaire qu'elle tournait dans ses doigts. Il me vient du père Vincent, dit-elle en regardant mon oncle, avec un sourire tranquille, et c'est à l'intention de son voyage que je le dis. Quoique j'aie offensé la mère de toute pureté, j'ose pourtant l'invoquer; mais je ne me présente à elle, qu'accompagnée de son serviteur. M. des Anglecourts, charmé à-la-fois, et surpris d'entendre cette fille, si calme, pendant que la tempête grondait autour d'elle, admira la puissance de la religion, et celle de son ministre vertueux, plus respecté que toute justice humaine, et redoutable même à la fureur populaire qui ne redoute rien.

Il se fit en ce moment, un mouvement extraordinaire au dehors, et bientôt nous vîmes entrer dans la chambre, une femme d'un certain

âge, vêtue d'une manière simple et propre, ayant une grande coëffe de soie noire, et sous cette coëffe, une physionomie ronde, posée et très-agréable. Elle s'approcha à petit bruit du lit de l'accouchée, sur les bras de laquelle elle posa ses mains, en signe d'amitié, et lui dit d'une voix presque basse: courage, mon enfant! Tu as demandé au seigneur de faire triompher ton innocence; que dirais-tu, s'il se préparait aussi à faire triompher ton amour? Et voyant que la jeune personne la fixait avec des yeux étonnés: tu parais surprise, ajouta-t-elle, de m'entendre parler de la sorte; mais la même raison qui m'a fait condamner ta faiblesse, me porte à applaudir aux moyens qu'on prend pour la réparer. Ce que je te dis là, te semble encore une énigme; notre ami, qui arrive, ne tardera pas à te l'expliquer. En attendant, remercie Dieu, à qui tu n'avais redemandé que ton fils, et qui t'accorde ton époux. Oui, mon enfant, le père Vincent le ramène avec lui.

Pendant que cette femme parlait, mon oncle, qui l'avait observée avec beaucoup d'attention, crut la reconnaître; il s'approcha d'elle, la salua avec un respect marqué et lui demanda s'il n'avait pas l'honneur de parler à madame *le Gras*? Celle-ci, ayant considéré le baron quelques minutes, le remit à son tour; ils s'étaient rencontrés nombre de fois dans le monde, à la cour et dans Paris. M. des Anglecourts avait été lié d'amitié avec M. le Gras, époux de cette dame, lequel, jusqu'à sa mort, avait rempli près de la reine Marie de Médicis la charge de secrétaire de ses commandemens. Depuis cette époque, dit sa veuve, la société cessa d'avoir pour moi quelqu'attrait; les ridicules qu'on avait jetés sur les opérations de mon oncle de Marillac, le garde-des-sceaux, me furent, pour le moins, aussi sensibles qu'à lui: ils commencèrent à faire entrer dans mon cœur un certain dégoût de la vie et un grand mépris des hommes. L'un et l'autre s'accrurent pendant le

procès que M. le cardinal fit intenter à mon pauvre père ; et je compris, par sa mort, combien sont périssables les grandeurs mondaines. Je portais alors au pied du confessionnal les amertumes de mon ame ; M. de Bel-ley, malgré ses talens, ne parvenait pas à les adoucir. Il parla de moi au père Vincent de Paule, son ami, lui peignit ma déplorable situation, et lui demanda des conseils. Vincent conjectura qu'avec un caractère tel que le mien, la vie contemplative ne pouvait que m'être dangereuse : il vint me voir, sonda mes dispositions, étudia mes goûts, et daigna m'associer à l'entreprise de ses bonnes œuvres. Après avoir fondé autour de Paris, quelques confréries de charité, il m'a envoyée dans cette ville, ou l'intention de madame la maréchale de Montmorency, qui s'est faite religieuse, après la mort tragique de son mari, est de propager l'établissement des servantes des pauvres, auxquelles le père Vincent a donné le nom de *Sœurs Grises*. On m'a cru digne et

capable de contribuer à la formation d'une maison à Moulins ; et, graces aux libéralités de madame la maréchale et aux sermons de l'infatigable Vincent, j'ai déjà réuni un assez grand nombre de filles. La plupart sont jeunes et pauvres; il y en a quelques-unes pourtant qui ont de la fortune ou de la naissance, et plusieurs les deux ensemble : mais tout cela disparaît devant la charité; chaque jour j'éprouve moi-même, qu'elle seule vaut quelque chose.

M. des Anglecourts témoigna à cette héroïne de la religion l'admiration que lui inspirait son dévouement. Vous le mettez à un haut prix, répondit-elle agréablement ; en ne l'estimant que ce qu'il me coûte, vous diminuerez de beaucoup la bonne opinion que vous avez de moi. Tout le tems que j'ai été dans le monde, esclave des vanités, je n'osais ni penser par moi-même, ni agir pour les autres. Ce n'est qu'en m'occupant que j'ai retrouvé ma liberté, et je puis dire aussi le bonheur. La vie nonchalante

lante de la cour me tuait; les voyages, les soins de nos établissemens, tout ce qui tient à la vie active me fait renaître. Aussi voyez mon embonpoint et comment je me porte. Ah! monsieur, Dieu n'est pas un maître ingrat, et l'on ne maigrit point à son service.

Cette conversation, que je n'étais pas alors en état de comprendre, et que, pourtant, la bonne mine et la voix douce de madame le Gras me rendaient attachante, fut interrompue par des cris confus et des clameurs tantôt lointaines et tantôt rapprochées. La pièce dans laquelle nous nous trouvions ayant son sol plus élevé que la rue, nous courûmes à une fenêtre, vers laquelle le baron m'exhaussa. Je n'oublierai jamais le spectacle que j'eus alors sous les yeux. Au milieu d'une foule en mouvement, qui se roulait en flots tumultueux, paraissaient deux chevaux, rendus de fatigue, tout poudreux, et qui ne marchaient alors qu'au petit pas, arrêtés par la multitude toujours crois-

sant. Sur le premier de ces chevaux, on remarquait un jeune militaire qui faisait des signes et des gestes, riait et pleurait en même-tems. Le peuple l'applaudissait avec transport ; mais ses applaudissemens redoublaient à l'aspect du second cheval, qui portait un vieil et vénérable prêtre, chauve et un peu courbé, dont les bras croisés, pressaient un petit enfant, et de tems en tems l'élevaient aux regards publics, mouillés de larmes; lui-même en versait, et rendait graces à la providence, en portant ses yeux au ciel. La rue retentissait de ces accens mille fois répétés: Vive Vincent de Paule! vive le père des pauvres et des orphelins!... Il eut quelque peine à pénétrer dans la maison de l'accouchée, à laquelle il remit son fils et présenta son amant. Mais, ajouta-t-il, c'est à la condition qu'il deviendra votre époux. Le ciel a permis que vous reçussiez cette grande mortification pour vous punir de votre faiblesse, mais en même tems pour faire entrer le repentir

dans l'ame de votre séducteur, et assurer le triomphe de l'honnête amour. Adieu, mes enfans, n'oubliez pas cette leçon salutaire; en vous la rappellant quelquefois, vous ne sauriez manquer d'être heureux dans les nœuds que vous allez former. *Frédéric* (c'était le nom du soldat), vous dira qu'avec un congé de six mois, il a obtenu du colonel de son régiment, une petite pension qui vous mettra à même de nourrir votre fils. Louez le seigneur, vivez contens et venez me voir pendant mon séjour à Moulins. Le jeune homme, son amante, la mère et le frère de celle-ci, saisis d'admiration et de reconnaissance, ne pouvaient les exprimer que par des soupirs et des larmes. L'amant avait déposé sur le sein de sa maîtresse le fruit de leurs amours; celle-ci, sans articuler aucune parole, mais avec une véhémence qui n'appartient qu'à une mère, l'avait fortement appuyé sur sa poitrine, et découvrant rapidement ses mamelles, les lui avait présentées. On voulut alors lui ôter

l'enfant qui avait été l'occasion de cette aventure ; mais elle le retint, et le couchant ensuite auprès de son fils, elle déclara qu'elle les nourrirait tous deux, et serait également la mère de celui que lui avait procuré un hasard qu'elle bénissait, et la mère de celui qu'elle devait à la nature. Mon oncle s'avança pour lors ; s'adressant à-la-fois au père Vincent de Paule, à sa respectable compagne, à l'accouchée et à sa famille: Permettez, leur dit-il, que je sois digne d'admirer tant de vertus, en y participant. Chacun de vous a fait son devoir ; car cet homme extraordinaire blâmerait qu'on appelât d'un autre nom, ces actions sublimes, exécutées aussi vîte que conçues par son ame charitable. Moi seul, je n'ai pas fait le mien ; en attendant mieux, souffrez pourtant que je l'essaye. Je promets à Frédéric son congé absolu, pour lequel je me charge d'entrer en arrangemens avec son colonel ; j'assure à la mère et nourrice de ces deux enfans une pension de cent écus réver-

sible sur leurs têtes, et je prie la maman de permettre que je m'occupe de la noce, à laquelle je m'invite avec cette petite fille qui est ma nièce. Ce discours du baron excita un nouvel enthousiasme, dont j'eus ma bonne part en vives et tendres caresses. Madame le Gras présenta mon oncle au père Vincent, qui se ressouvint de l'avoir vu souvent chez madame de Gondy. Cet homme, si modeste et si recommandable, était pour lors gouverneur de ce jeune et intrigant abbé, si fameux depuis sous le nom de cardinal *de Retz*. Mon oncle et le père Vincent remirent à en parler, dans une autre circonstance; car dès cette époque, l'abbé de Gondy, qui venait de recevoir l'assurance pour la place de coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle, commençait à faire deviner aux observateurs ce qu'il promettait de se montrer par la suite. Ils se donnèrent rendez-vous, pour le sur-lendemain, dans le cloître extérieur de la Visitation, où, après avoir fait leurs prières

sur le tombeau du maréchal de Montmorency, ils iraient présenter à sa veuve inconsolable, leurs respectueux hommages, et ne sortirent de cette maison, qu'au milieu des bénédictions publiques qui mêlaient au nom glorieux de Vincent de Paule celui du baron des Anglecourts, dont la générosité n'avait pas tardé à être promulguée par des cœurs trop reconnaissans et trop joyeux pour être discrets. Ces incidens nouveaux auxquels mon oncle était bien loin de s'attendre, à son arrivée à Moulins, n'effacèrent ni de son cœur, ni du mien, l'idée et l'image de mon père infortuné. Ses divers entretiens avec le baron m'avaient fait comprendre qu'il était victime du cardinal ; les discours de ce Desbarres, brigadier de maréchaussée, qui disait avoir arrêté M. de Montmorency, venaient de redoubler la terreur que m'inspirait le nom de Richelieu ; et le peu qu'en avait dit madame le Gras ne pouvait contribuer à la dissiper. Cependant ma curiosité sur cet homme

fameux étant pour le moins égale à ma crainte, je priai M. des Anglecourts de la satisfaire, en m'expliquant son opinion et en éclairant la mienne sur le ministre. Ce que vous demandez, me répondit mon oncle, ne saurait ni se dire entièrement, ni entièrement se taire. Quant à ce qui me regarde sur cet objet, j'en sais trop peu et j'ai lieu d'en soupçonner trop pour pouvoir me faire entendre; ce n'est pas à votre âge d'ailleurs que vous me comprendriez : vous êtes vive, légère, quelquefois inconséquente et souvent étourdie; qu'il vous suffise de savoir que ces défauts, presque toujours dangereux, ne le sont jamais plus que sous un gouvernement inquiet, et qui croit avoir des motifs pour l'être. M. le cardinal, que vous connaîtrez plus tard, a sa manière d'administrer. Se voyant beaucoup d'ennemis, il a pensé qu'il leur fallait opposer beaucoup de sévérité ; il agit quelquefois avec une inflexibilité si cruelle, qu'on ne peut s'empêcher de le blâmer; et d'un autre côté, il

gouverne au milieu de tant de troubles, que s'il était faible ou plus doux, on aurait peut-être à le blâmer davantage. Le moment n'est pas venu d'en parler d'une manière ouverte ; je crois même qu'il serait difficile d'en penser ce qu'on en doit. C'est un grand et rare génie : il a porté le coup mortel au calvinisme; il a fait respecter au-dehors la puissance française qu'il a élevée au premier rang : dans l'intérieur, il l'a affermie, en la concentrant dans les mains du roi. Il est certain qu'il opprime souvent la noblesse, se joue de ses privileges, et rapporte à l'autorité royale toute l'existence de l'état; mais le peuple a moins à se plaindre de la tyrannie exercée sur les grands, qu'il n'avait à gémir de celle que les grands exerçaient sur lui. Il est vrai encore qu'il fait des victimes ; le tems apprendra s'il les immole à la sûreté de l'état ou à ses propres passions. On lui attribue une ambition sans bornes, une hauteur insultante, un faste insolent, et sur-tout la soif

des vengeances. On lui reproche particulièrement de n'en faire tomber les coups que sur des têtes illustres; et l'on cite le maréchal de Montmorency, M. de Marillac, père de madame le Gras, M. le garde-des-sceaux, son oncle, le commandeur de Jars, tous personnages distingués par leur naissance, leurs dignités, leurs qualités personnelles; je pense qu'il faut y joindre, dès aujourd hui, M. de Cinq-Mars, grand écuyer, et M. de Thou, son ami, qu'au moment actuel, le cardinal, tout malade qu'il est, traîne à sa suite et conduit à Lyon, où il a intention de faire instruire leur procès. C'est au moins ce qu'on m'écrivait de Paris, quelques jours avant notre départ. A cette liste, déjà considérable, de noms connus, on prétend qu'il faut en ajouter de bien autrement dignes de la vénération publique. Si l'on en croit les détracteurs du ministre, la mère, l'épouse et le frère du roi, les ducs de Lorraine et de Bouillon lui sont redevables de leurs malheurs. Marie de

Médicis lui attribue l'exil dans lequel elle végète ignominieusement à Cologne ; la reine régnante se plaint qu'il l'a privée de l'autorité due à son rang, des droits acquis à son titre d'épouse, et même des égards qu'on ne refuse jamais à son sexe ; elle lui impute l'éloignement de mesdames de Hautefort et de Lafayette, ses dames d'honneurs, qui, par une conduite pleine d'esprit et de délicatesse, avaient su se concilier son estime et l'attachement de son auguste époux. Elle lui redemande aussi la duchesse de Chevreuse, l'amie de son cœur et la confidente de ses peines, exilée à Bruxelles, dit-on, pour quelques plaisanteries indiscrètes lâchées contre le cardinal. C'est lui enfin que la France, ou du moins un parti nombreux et puissant en France, accuse des persécutions exercées coutre Monsieur, frère du roi ; persécutions qui, après avoir causé la rupture de son mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine et la perte du prince de Chalais, son con-

fident, l'a forcé de s'expatrier et d'errer de royaumes en royaumes pour susciter des vengeurs à sa querelle. Voilà quelques-unes des plaintes échappées à la rumeur générale contre M. de Richelieu. Sont-elles toutes également fondées? Si elles le sont, il en résulterait que son despotisme, son orgueil et sa sévérité font fléchir impitoyablement les têtes les plus formidables, et s'attachent de préférence à celles qui portent la couronne. Un bruit, que je crois calomnieux, s'est même glissé sur lui à ce sujet: on a prétendu, on a même imprimé qu'il n'avait négocié le mariage de madame Henriette, avec le roi d'Angleterre, que pour attiser contre ce monarque la haine de ses sujets, mécontens de la protection déclarée qu'il accorde aux catholiques de ses états; protection que doit fortifier et leur assurer plus que jamais l'amitié de la reine, qui professe leur croyance. J'ai lu à ce sujet la copie d'un billet que le cardinal écrivait à un de ses agens secrets. Après s'être

plaint amèrement de ce qu'il appelait l'insolente audace du duc de Buckingham, qui, fier de la faveur de Charles Ier., dont ce seigneur était l'envoyé à la cour de France, pour la conclusion du mariage de son maître avec Madame, avait osé, disait toujours M. de Richelieu, lever des regards amoureux jusques sur la reine; il ajoutait: « Tant d'audace du valet » et tant de dédains du maître ne » peuvent demeurer impunis. L'un » ne reparaîtra jamais en France, et » tant que je serai quelque chose à » la cour, ce hardi faquin n'y sera » rien; quant au roi d'Angleterre, je » veux, avant qu'il soit un an, qu'il » sache qu'il ne fallait pas me mépri» ser. » Mais ce billet est-il bien authentique? Somme totale : si l'on a des preuves de l'extrême dureté de son gouvernement, l'on en a aussi de ses succès, qui sont trop continuels pour n'être imputés qu'au hasard ou qu'au bonheur, et l'on n'en a pas d'évidentes de ses injustices. Qui assurera que ceux qu'il poursuit et

fait punir, sont exempts de blâme, ou même tout-à-fait innocens? En matière d'état, il faut peu de chose pour former ou pour causer un crime. Nous ne savons le tout de rien; étudions donc les hommes avant de les juger, et ne devançons pas les événemens par notre prévention. Le silence vous convient, Caroline, à vous qui êtes du sexe timide et dans l'âge d'ignorance; il me convient aussi à moi qui suis dans la saison de l'expérience, et qui fais partie du sexe discret. Suivons, vous et moi, les démarches d'un homme qu'il nous importe peut-être de connaître, pour le bien apprécier; écoutons, recueillons tous les renseignemens; mais gardons-nous de condamner notre juge et d'irriter celui qui a sous ses ordres des armées, des trésors et des bourreaux.

Ce discours de mon oncle, dont je rapporte le sens exact, sans garantir la précision des termes, vraisemblablement plus mesurés à mon intelligence, que ceux que je viens

d'employer, m'étonna par sa longueur, autant que par sa gravité. C'était la première fois que le baron me parlait avec cet esprit de suite, qui suppose du sens et l'usage, ou au moins la possibilité des réflexions, dans la personne à laquelle on s'adresse. Je ne pouvais alors démêler son but; et ce ne fut qu'en revenant par la suite, sur les idées, les faits et les expressions dont il avait composé sa réponse, que je parvins à le soupçonner. M. des Anglecourts, ménagé par le cardinal, ne pouvait, sans manquer à la gratitude, le noicir dans mon esprit; M. des Anglecourts, ami de plusieurs ennemis du cardinal, devait, pour ne pas outrager la vérité, me mettre sous les yeux les taches dont ils inculpaient sa conduite: Je n'étais pas en état de saisir parfaitement cette marche tempérée, plus prudente qu'oblique, également éloignée d'une véracité dangereuse, et d'une dissimulation servile; mais comme si l'intention de mon oncle eut été de fortifier en moi, l'horreur

que me causait un nom dès long-tems redouté, je trouvai moins dans ce qu'il me dit, les hésitations d'un honnête homme, qui craint d'accuser et qui ne veut pas flatter, que des motifs de redoubler mon indignation et ma haine. L'une et l'autre en effet n'étaient-elles pas comme nées avec moi ? Chaque jour de ma vie, pour ainsi dire, avait été occupé par le récit des exécutions sanglantes du ministre ; mon père, dont il avait privé mes premiers ans, et qui venait de m'être aussitôt ravi que rendu, mon père était sa victime. Je pressentais, quoiqu'on ne s'en fut pas ouvert franchement devant moi, que cette dame, dont j'avais reçu une unique visite, était ma mère, et que ce titre lui valait la persécution du cardinal. Les premiers pas que je fesais dans le monde, étaient inquiétés par lui ; et quelque part que j'allasse, je rencontrais des familles qu'il avait mises en deuil. Un enfant, un adolescent même, (car je commençais à le devenir) est plus touché de ces

signes funestes, que de l'utilité des mesures qui y donnent lieu. Quand le cœur se développe avec les sens, qu'il est vierge encore des attentats de la politique, il s'ouvre aisément, et de lui-même, aux douceurs de la pitié; il plaint le malheur, sans songer qu'il existe des crimes, et préfere, sans le vouloir, sans le savoir, et par instinct, l'avantage de quelques-uns, à ce que les états nomment le bien de tous. Il faut de longues réflexions, l'usage du monde, la pratique de ses abus, la connaissance du méchanisme des corps sociaux; il faut peut-être aussi quelque penchant à l'égoïsme et à l'insensibilité, pour penser autrement. Alors je me figurais Richelieu entourré d'échafauds; sa personne me fesait horreur, son nom me fesait frémir. Eh! que m'importait après tout, qu'il eût détruit les factions, s'il opprimait mon père?

Je demandai au baron, pourquoi dans la liste des victimes du cardinal, il avait oublié le nom de ce père in-

fortuné? Je l'ai prononcé, me répondit-il. Cela me donna beaucoup à penser, et aurait provoqué de ma part une plus ample explication, sans l'ordre exprès de mon oncle, qui m'imposa silence. Voici à cette occasion l'apologue qu'il me recita :

L'ÉLECTRICITÉ,

Fable.

« Au milieu d'un magnifique cabinet, décoré d'une multitude d'instrumens et de vases d'une forme singulière, était suspendue à deux cordons de soie, une barre de fer poli. L'une des extrêmités de cette barre, revêtue d'une frange d'or, recevait les frottemens réitérés d'un globe de cristal, que fesait mouvoir la main d'un ouvrier. A l'autre extrêmité, était retenue une longue chaîne, que devait soulever ceux qui desiraient tenter l'expérience de la machine. Cette expérience, qui quelquefois, avait pour but de procurer du soulagement à

diverses infirmités, n'en avait d'autre souvent, que d'amuser une jeunesse folâtre et curieuse; car, à peine celui qui osait s'y hasarder, monté sur un trépied magique, s'était emparé de la chaîne mystérieuse, que de chaque partie de son corps, jaillissait de longues et brillantes étincelles; ses cheveux hérissés par une puissance plus qu'humaine, rayonnaient en aigrettes azurées; et de toutes parts enfin, il offrait le spectacle merveilleux d'un mortel vivant, comme la Salamandre, dans un tourbillon de flammes.

Un écolier, charmé de ce prodige, crut pouvoir en augmenter l'effet, en supprimant l'usage de la chaîne. Plein d'un transport aussi beau que téméraire, il s'élance et prend place au trépied; il empoigne à deux mains la barre, qui sous les mouvemens pressés du globe, se charge bientôt d'un fluide subtil; encore un tour, et la foudre qui brille en large colonne de feu, a frappé l'imprudent. Il tombe, victime à-la-fois de la présomption et de la curiosité. »

Le lendemain, nous allâmes visiter l'amante de Frédéric, pour la nôce duquel mon oncle prit des arrangemens avec la mère; nous y rencontrâmes encore la vénérable madame le Gras, qui donna au baron des renseignemens précis, sur la détention de son oncle et la mort de son père. Ils ne contribuèrent pas à changer mon opinion sur le compte du cardinal. Si vous avez lu, dit madame le Gras à mon oncle, les observations que M. du Châtelet a publiées sur la condamnation du maréchal de Marillac, vous y aurez vu qu'il fut arrêté au milieu de l'armée, qu'il avait si souvent conduite à la victoire, et qu'il commandait alors en Italie, comme ayant conjuré, conjointement avec son frère le Garde-des-Sceaux, contre l'existence du cardinal de Richelieu. Ce complot prétendu n'a jamais été prouvé; le seul témoin qui ait déclaré avoir ouï mon père s'emporter contre le ministre, et offrir de le tuer de sa propre main, ce témoin unique a été puni comme faussaire,

après s'être avoué suborné. Mais un peu trop de fierté dans la correspondance du maréchal; le projet que le Garde-des-Sceaux avait conçu, d'humilier les parlementaires, et plus que tout cela, l'humeur farouche du cardinal, à qui les services des deux frères portaient ombrage, voilà ce qui causa leur perte. Je dois rendre justice à M. du Châtelet, que le ministre impitoyable choisit pour commissaire, dans le procès du malheureux maréchal; auteur d'une violente satyre contre lui, il lui fit demander sa récusation; ce trait est digne de la loyauté de celui qui ne craignit pas, à-peu-près dans le même tems, de défendre l'innocence de M. de Montmorency, contre le pouvoir suprême et tyrannique de son ennemi; mais les mêmes motifs qui décidèrent le supplice de ce général, hâtèrent aussi celui de son infortuné collégue. Son affaire s'entama à Verdun, dont il avait fait reconstruire la citadelle; quelques prévenus que fussent contre lui les commissaires, et de quelques

menaces qu'on les eut environnés, ils ne purent lui refuser le droit, qu'a tout accusé de se justifier. Voici ce qui proclame hautement l'iniquité du cardinal. Mon père avait évoqué son procès au parlement, et selon toutes les lois et coutumes du royaume, cette cour avait rendu un arrêt pour le juger. Cette décision fut cassée par le conseil. M. le procureur général *Molé*, décrêté d'ajournement personnel, ne dut sa décharge qu'à sa gravité opiniâtre, que les duretés du ministre ne pûrent déconcerter. De nouveaux commissaires, parmi lesquels on comptait M. du Châtelet, l'ennemi de notre maison, reprirent sur nouveaux frais, cette œuvre d'iniquité. Le procès dura près de deux ans ; on accumulait vainement les accusations ; n'étant étayées par aucunes preuves, il fallait bien que tout s'écroulât, et c'était à recommencer. A la fin, on s'avisa d'examiner la conduite particuliére, je dirais presque domestique de mon père, dans la construction de la citadelle de Verdun ; on lui im-

puta des dilapidations commises par des valets, ou par des ouvriers, et qui, sous tous les rapports, ne pouvaient lui être reprochées. On lui attribua aussi la mauvaise manutention des vivres, pendant son généralat, et il se trouva des témoins assez déhontés, pour produire des échantillons de pain de mauvaise qualité, et de fourrages mal-sains. « Quelle bas-
» sesse, écrivait alors mon malheu-
» reux père, et qu'elle honte pour un
» homme de la qualité, du rang, du
» caractère et du génie de M. de Ri-
» chelieu, de dénaturer un procès
» intenté pour crime de lèze-majesté,
» et de le changer en affaire de pil-
» lage et de vol! Et pourquoi? Pour
» servir, pour justifier une haine ma-
» nifestement coupable, et des pro-
» cédures encore plus criminelles,
» puisqu'elles sont illégales! » Que vous dirai-je, M. le baron? Il fut convaincu de concussion, de péculat, d'exactions, et condamné. Nous courûmes nous jeter aux genoux du roi; mais qu'attendre d'un homme, qui

a plus d'entêtement que de fermeté, et qui prend pour du caractère, le honteux courage qu'il montre à soutenir son ministre contre toute l'Europe ? Nous ne fûmes pas entendus ; le cardinal nous fit éconduire inhumainement, et mon père, après quarante ans de services, offrit aux bourreaux, un corps criblé de blessures, et mourut à titre de spoliateur et de brigand. Quelques tems après cette horrible catastrophe, le cardinal ajouta à la cruauté de l'avoir fait assassiner, l'infamie de railler ses juges ; il tourna leur sagacité en dérision ; juste récompense de la lâcheté et de de sa scélératesse ! Pour ce qui est de mon oncle, après avoir traîné pendant près de trois ans, son existence misérable de prisons en prisons, il mourut dans la pauvreté, en la forteresse de Châteaudun, trois mois après son frère, dont la fin précipita la sienne. Vous voyez, M. le baron, si j'ai eu tort de recourir à Dieu, puisque j'étais trahie par les hommes, dans les personnes qui me furent les

plus proches et les plus chères. Je lui demande pardon, à ce Dieu de miséricorde, de m'exprimer un peu vivement sur le compte de notre persécuteur; qu'il s'amende et se convertisse, la religion m'ordonne l'oubli de tout, et voilà, ajouta-t-elle, en essuyant ses yeux, les dernieres larmes que j'accorde à la nature!

A l'heure indiquée du jour suivant, nous nous rendîmes au monastère de la Visitation. Un domestique du père Vincent de Paule, attendait dans le cloître extérieur, où l'on nous introduisit. Il nous fit, de la part de son maître, des complimens et des excuses, pour ne pas s'être trouvé aussitôt que nous au rendez-vous. Il nous y avait d'abord précédé, accompagné de madame le Gras, dont l'arrivée, ayant été presque sur-le-champ connue de madame de Montmorency, l'avait contraint à la suivre au parloir de cette illustre infortunée. En attendant qu'il la quittât, il nous invitait à examiner les beautés du cloître, qui, selon lui, méritaient notre at-

tention, ou, si nous l'aimions mieux, à entrer dans l'église, pour y prier sur le tombeau du maréchal, lequel, nous dit le domestique, qui paraissait avoir un grand sens, est également digne de pitié, par l'objet qu'il renferme, et d'admiration pour ceux qui le décorent.

Nous suivîmes l'un et l'autre conseil, qui devaient agréablement occuper notre curiosité; et comme pour parvenir à l'église, il fallait traverser une grande partie du cloître, ce même domestique du père Vincent, se chargea de nous expliquer le sujet des tableaux dont il était orné. Ce garçon, dont la figure honnête et la mise décente, étaient remarquables, s'exprimait avec un choix d'expressions, et une douceur d'organe, qui surprirent mon oncle. Il lui témoigna son étonnement de le voir dans une posture servile; car sans doute, ajouta M. des Anglecourts, vous n'étiez pas né pour cette condition? Monsieur, répondit cet homme, permettez-moi de vous dire que vous jugez un peu de mon

état, par les idées que vous vous en faites. Elles peuvent être justes, relativement à vous ; il n'en est pas, il n'en saurait être de même, quant à moi. Je suis ce que je parais être, et la fortune, en me plaçant au dernier rang de la societé, s'est accordée avec la nature ; mais dans cette position, que votre bonté vous fait imaginer misérable, j'ai trouvé des biens que j'eusse difficilement rencontré, même dans le palais des rois. Cessez de me plaindre, et félicitez-moi plutôt, en considérant à quel homme j'appartiens; l'esclave de Vincent de Paule, M. le baron, ne serait ni méprisable ni infortuné. Mon oncle ne répondit pas ; mais en continuant sa promenade avec cet homme de bien, il lui témoigna toute la considération que méritaient ses sentimens. Son maître ne paraissant point encore, il revint, sur la proposition qu'il nous avait faite, de nous détailler le sujet des tableaux que nous avions sous les yeux. Le cloître, aux murailles duquel ces peintures étaient adossés,

offrait une longue et étroite galerie couronnée par une voûte à plein cein-tre, que soutenaient des pilastres min-ces, qui, après s'être élevés jusqu'aux deux tiers de l'édifice, se dévelop-paient en vastes rameaux, dont les branches croisées se courbaient, en se réunissant, et semblaient pendre en faisceau, de distance en distance. Entre ces espèces de colonnes, était ouverte alternativement une fenêtre étroite, et placé un tableau. Le jour qui pé-nétrait les vitraux, se teignait des riches nuances de leurs verres colorés, à travers lesquels, on voyait s'agiter les arbres d'un verger, que le cloître entourrait de toutes parts. Cette ver-dure, modifiée par les teintes du vi-trage, projettait sur les peintures, une lumière adoucie, qui laissait jouir de leurs beautés, sans être ébloui de leur éclat. La plupart avaient été com-posées de longue main, nous dit notre modeste guide; les soins des dames de la Visitation y avaient pourvu. Mais l'humilité profonde de leur di-gne supérieure, ne permit jamais

qu'elles fussent exposées. Ce n'est que depuis la mort de madame de *Chantal*, arrivée l'an dernier, que ce cloître en a été décoré. Ces arceaux du douzième siècle, annoncent assez la vétusté de l'édifice. Par les sollicitations de l'illustre *François de Sales*, évêque de Genêve, il passa des mains des Bénédictins, dans celles des filles de la Visitation, fondées quelques années auparavant, par cette vertueuse baronne, sa pénitente et son amie. Elle avait été la première supérieure du nouvel institut; elle vint expirer au milieu de ses enfans, dans cette maison, où sa dépouille mortelle repose. Ces tableaux, peints par un élève du célèbre *le Sueur*, qui, dans ce moment fait tant d'honneur à l'école française, par la touchante histoire de St.-Bruno; ces tableaux ne sont peut-être pas indignes de l'héroïne qu'ils ont prise pour sujet, et du maître dont la manière se reconnaît dans leur composition. Si vous avez parcouru le petit cloître des chartreux de Paris, vous avouerez, monsieur,

qu'on retrouve ici la même élévation dans les idées, la même force dans les expressions, le même contraste dans les attitudes. Parmi les douze morceaux qui composent cette galerie, je ne vous ferai remarquer que les principaux, ceux où les vertus de madame de Chantal, ont présenté une vaste carrière aux talens de l'artiste. Dans celui-ci, où elle vient d'apprendre l'accident d'un mari qu'elle adorait, et qu'on lui ramène, expirant d'un coup mortel reçu à la chasse; admirez avec quelle fermeté chrétienne, après avoir fait à Dieu un sacrifice forcé, elle lui offre le sacrifice volontaire du reste de son existence. Elle lui jure de ne pas se remarier, et de consacrer aux pauvres et aux malades, des jours que son âge et sa santé lui promettent si longs, car alors elle n'a que vingt-huit ans. Observez, monsieur, comme la douleur et l'espérance luttent sur cette physionomie encore décolorée, mais que vient rassurer un imperceptible rayon de sérénité, répandu sur son front. Voyez,

au milieu de ce grouppe de malheureux, déplorable abrégé des misères humaines, contemplez la digne baronne, qui de ses mains vertueuses, a le courage de placer un appareil sur cet ulcère révoltant. Le vieillard qui en est rongé, retrouve le sourire et les larmes de la joie, pour peindre à son auguste bienfaitrice, son espoir et sa reconnaissance. La voilà, cette femme du monde, habituée naguère à la pompe et à la molesse; la voilà qui, sous le chaume de l'indigence, brave les dégoûts, et contente du bien qu'elle a opéré, sourit aux infortunés dont elle adoucit le sort. Ce troisième tableau la représente parmi les filles de son institut, recevant des mains de M. de Sales, les bulles du souverain Pontife *Paul V*. Quel contentement pieux brille sur son visage! Quelle douceur dans celui du saint Prélat! Il semble l'entendre s'exprimer avec cette onction si tendre, cette effusion de piété, cette véritable et triomphante éloquence, qui ne trouva jamais de cœurs re-

belles. « Songez, mes sœurs, dit-il » à ses filles ; songez, que sans blâ- » mer les austérités des autres mo- » nastères, l'objet de ceux que vous » allez former, est tout-à-fait diffé- » rent. Vous recevrez les tempéra- » mens délicats, même les infirmes, » que l'injustice et l'humanité re- » jettent comme les charges de la so- » ciété. Qu'ils trouvent parmi vous, » dévotion aisée, caractères faciles, » soins pieux, égards continuels et » joies religieuses. C'est aux mains » des vierges à leur semer de roses » effeuillées, le chemin du ciel, et » sur-tout à en écarter les épines, » qui blesseraient leurs pieds déli- » cats. Jésus-Christ, qui depuis, res- » sentit les douloureuses atteintes » d'une couronne de ronces, permit » à la Madeleine d'oindre ses pieds » d'un aromate précieux. » J'abuse de votre indulgence, dit en s'interrom- pant, notre savant conducteur ; mais excusez-moi, en vous ressouvenant que je parle des personnages les plus grands du siècle, et des amis du père

Vincent. Achevez, lui dit mon oncle, avec un contentement qu'il ne pouvait cacher ; je vous entends avec autant de plaisir, que j'admire ces tableaux ; des objets rares, dont ce monastère est rempli, vous n'êtes pas, sur ma parole, le moins extraordinaire ; je vous en supplie, achevez. La dernière composition, sur laquelle il attira nos regards, fut celle où l'artiste a offert Madame de Chantal, expirant au milieu de ses religieuses. C'est à-la-fois la mort du juste et de la femme forte : un fil délié la retient à peine à la vie, et déjà le calme qui règne sur son front, présage celui dont la source immortelle lui sera bientôt ouverte. Ses yeux, détournés de la terre, sont fixés, pleins de joie, vers la céleste patrie ; une lumière transparente, semble envelopper ses habits, et la revêtir d'immortalité. Ses filles, les unes debout, les autres agenouillées autour d'elle, partagent sa confiance et son espoir ; elles ne prient point pour elle ; elles l'invoquent ; et la mort, si hideuse par-tout, a ici je

ne sais quel charme qui attire et qui ravit.

Nous gagnâmes l'église, dont mon objet n'est point de décrire les proportions ni les ornemens. Au bout d'une des allées collatérales, nous trouvâmes un magnifique tombeau, que les figures qui le décorent, autant que l'inscription, nous apprîrent être celui du maréchal de Montmorency. Je me mis à genoux et priai ardemment pour un homme que je savais avoir été sacrifié au cardinal. Sa statue, placée sur le monument, et qui offrait une figure aussi aimable que noble, me retraça mon pauvre père, qui avait avec ce héros tant d'analogie et de ressemblance. En songeant que, poursuivi par le même ennemi, il était peut-être à la veille de subir le même sort, je pleurai amèrement et me jetai tout en larmes dans les bras de mon oncle. Ce dernier, vraisemblablement agité des mêmes pensées que moi, n'était guère moins ému. Les douleurs de cette jeune demoiselle, dit à ce sujet le domestique qui

nous avait accompagné, font honneur à sa sensibilité : c'est un don précieux de la nature qu'il faut cultiver, ajouta-t-il, mais dont il faut craindre l'exagération ; car en s'y livrant sans réserve, on risque quelquefois de s'y livrer sans raison. Que voulez-vous dire, demanda le baron étonné ? Croiriez-vous cet attendrissement déplacé, en présence de ce tombeau ? Le héros qu'il renferme n'en est-il pas digne ? Ma nièce l'éprouve sans réflexion ; mais je vous déclare que pour moi je le partage. Monsieur, reprit notre singulier personnage, si vous aviez la bonté de vous rappeler les paroles que je vous ai dites dans le cloître, avant de vous conduire ici, vous ne m'adresseriez pas ces questions. Il est de toute certitude que M. le maréchal, dont le corps gît à quelques pieds de nous, mérite autant de regrets que d'éloges, et je n'ai pas été le dernier à lui donner les miens, de quelque faible influence qu'ils soient. Cependant, monsieur le baron, en accordant les uns à sa

bravoure et à ses talens distingués, et les autres à son infortune, je me réserve des exceptions commandées, à ce qu'il me paraît, par ses défauts et par ses erreurs. J'ai eu l'honneur de connaître M. de Montmorency ; c'était un aimable et digne seigneur, dont l'affabilité formait le dehors, dont la libéralité occupait la pensée et dirigeait les actions, dont le courage et la valeur généreuse échauffaient le sang et le cœur. Pourquoi tant de grandes et héroïques qualités furent-elles obscurcies par la faiblesse de son caractère ? Je vois votre étonnement, M. des Anglecourts, et je le conçois. Oui, c'est la facilité de son génie, la molesse de sa volonté, qui le rendirent à-la-fois le jouet de l'intrigue, l'instrument de l'ambition et celui de sa propre perte. Le tems éclaircira tout. Le cardinal, que la mort du maréchal a pour jamais entaché dans l'opinion, n'a pourtant été que juste, cette fois, car il a condamné un rebelle. Il n'en fut pas de même, lorsque, par une animosité

sans exemple, il poursuivit avec tant d'acharnement les infortunés Marillac, l'intéressant prince de Chalais, coupable au plus de quelques imprudences, et bien d'autres probablement aussi innocens : mais M. le maréchal ne l'était pas, du moins aux yeux du roi, qui ne se laisse dominer par son ministre, que parce qu'il le croit juste, et qui a condamné M. de Montmorency. S'il m'était permis d'en dire davantage, je vous démontrerais que mon sentiment n'est pas fondé sur une opinion systématique, mais qu'il s'appuie sur des faits. Oui, illustre et malheureux jeune homme, ajouta notre interlocuteur, en posant une main sur le monument ; ton ombre, qui frémit encore au fond de ce tombeau, s'accorde avec moi pour condamner dans le héros, la faiblesse de l'homme. Je t'ai admiré, je t'ai plaint, je te regrette ; mais en déplorant la cruauté de ta destinée, puis-je me refuser à sa nécessité ? César ne fut le premier des hommes que par son caractère, et tu ne lui ressemblas qu'en

valeur. Monsieur le baron, dit cet homme, en se tournant vers mon oncle, je vous dis vrai : pensez-vous qu'un vieux serviteur ait quelqu'intérêt à flétrir ses lauriers?

Nous quittâmes le monument funèbre et l'église, à la porte de laquelle le père Vincent venait pour nous recevoir. Mon oncle le félicita sur son valet, ce qui fit sourire discrètement le saint ecclésiastique : Je suis charmé, dit-il laconiquement, que *Placide* ne vous ait pas ennuyé ; mais la sœur *Félicité* vous attend ; elle a près d'elle madame le Gras, et deux autres personnes, avec lesquelles vous ne serez pas fâché de lier ou de renouveler connaissance. Je n'ai que faire d'avertir que la sœur Félicité n'est autre que la maréchale de Montmorency.

Elle était, quand nous entrâmes en son parloir, engagée dans une conversation fort sérieuse avec trois personnages, dont l'un, madame le Gras, nous était déjà connu. J'allai vivement à elle, recevoir ses embrassemens. Une autre dame, d'une

grande beauté, était assise près d'elle, et de l'autre côté, presqu'en face de la maréchale, se tenait, comme absorbé dans la méditation, un religieux de la compagnie de Jésus.

La sœur Félicité, à qui les vêtemens du cloître n'avaient pas fai perdre toute la politesse mondaine, reçut mon oncle avec de grands égards. Elle l'avait connu en Languedoc, dont son mari était gouverneur, et où le baron avait séjourné quelque tems, à son retour du voyage d'Espagne. Alors, monsieur, lui dit cette dame, je n'étais pas enveloppée du double deuil du veuvage et de la religion; la gloire, la fortune et l'amour partageaient mes heureux momens; alors mon époux vivait: maintenant il est mort, M. le baron, je suis seule au monde, et pour comble d'horreur, j'y suis avec mes remords. Ah! grand Dieu, par combien de larmes et par quelle pénitence pourrais-je les calmer?

M. des Anglecourts, déconcerté par ce langage, crut pouvoir obser-

ver à madame la maréchale, qu'après dix ans de souffrance, il ne devait rester dans son cœur que la cicatrice de ses blessures ; quant aux remords, madame, permettez-moi de vous faire remarquer que la douleur vous égare ; ce sont des regrets que vous devez à M. de Montmorency ; qu'ils soient même éternels, je le veux et il les mérite ; mais comment sa mémoire pourrait-elle éveiller vos remords ?

La sœur Félicité garda un silence de plusieurs minutes, durant lequel elle versa quelques larmes pénibles. Quand un peu de sérénité eut reparu sur son visage : M. le baron, dit-elle à mon oncle, vous conservez de moi une trop bonne opinion ; il y a plus de dix ans que nous ne nous sommes vus ; car, autant que je m'en rappelle, vous vîntes visiter mon mari peu de mois avant sa funeste aventure. Dans ce tems, je vous parus aimable ; peut-être l'étais-je aux yeux d'un monde superficiel. Vous le persuaderiez-vous cependant? En cet instant même, je creusais le précipice

où j'ai depuis entraîné le plus aimable et le meilleur des hommes. Oui, M. des Anglecourts, vous voyez devant vous son assassin !

La religieuse accompagna cette dernière phrase d'un sanglot si douloureux, qu'il fit frémir mon oncle, à l'esprit duquel le discours de Placide revint, comme il me l'a dit depuis, en me retraçant les détails de cette scène extraordinaire, qui m'attrista beaucoup, mais à laquelle j'assistai sans la bien comprendre. Après quelques mots de civilités et de consolation, il se préparait à prendre congé de la maréchale, quand celle-ci le retint : non, monsieur, lui dit elle, je vous en ai trop dit pour me taire sur le reste; je ne veux pas que vous preniez l'aveu de mon crime, pour l'effet de l'enthousiasme; et plut à dieu que cela fut! il n'est que le résultat du juste trouble de ma conscience, que je cherche moins à appaiser par mes plaintes, qu'à la punir en me retraçant ce qui les produit. A qui m'ordonnerait-elle d'en faire le récit, plus

qu'à vous, monsieur, qui eûtes la confiance de mon époux, à vous qui l'honorâtes de la votre, à vous que j'abusai par des dehors imposteurs, que j'abuserais encore sur les motifs de mon chagrin et qui réputeriez glorieuses des larmes à jamais criminelles? ceux que vous voyez ici présens ne sont pas de trop; ils connaissent le fonds de mon cœur et la cause de ses tourmens; tous les partagent. Madame le Gras et le P. Vincent sont nos amis communs. Voila la sœur de M. de Montmorency, la princesse de *Condé*; ce vénérable religieux fut le confesseur de mon malheureux époux, et l'assista dans ses derniers momens. Pourquoi, ma sœur, dit alors madame de Condé; pourquoi chercher à aigrir vos maux, en y pensant toujours, en en parlant sans cesse? Mon frère infortuné n'est plus, vos larmes ranimeront-elles sa cendre? Et d'où vient qu'aux ennuis de la solitude, vous ajoutez encore les déchiremens du repentir? Si vous avez eu quelques torts, dix années de larmes

et de macérations les ont bien expiés.
C'est mon avis, reprit madame le Gras; nous sommes toutes deux à-peu-près malheureuses par la même cause ; j'ai perdu mon père, vous pleurez votre époux. Continuons à mêler nos larmes, je le veux ; mais ne les changeons pas en poison par une délicatesse déplacée. Pourquoi vous êtes-vous reléguée sous ces verrous ? C'est leur aspect qui vous tue. En vous consacrant au Seigneur, que n'avez-vous, comme moi, pris pour cloître le monde entier? Le chagrin, qui se concentre dans un monastère, s'évapore dans un plus grand espace. On ne parle plus alors de mourir; on pense à vivre, beaucoup pour Dieu d'abord, comme cela est juste, ensuite pour son prochain, comme cela se doit, puis un peu pour soi, car cela n'est pas défendu. N'êtes-vous pas de ce sentiment, mon révérend père, ajouta-t-elle en se tournant du côté du jésuite ? Pas tout-à-fait, madame, répondit celui-ci, dont la physionomie austère m'avait fort in-

timidé : il est en effet des douleurs que le tems calme, que la religion console, que l'habitude efface. Ce sont celles qui ont pour objet les pertes que déplore le sang ou l'amitié. Mais comment oublier celles dont on est à-la-fois la cause et la victime? Telle est la circonstance où se trouve la sœur Félicité; ses erreurs, qui ne sont pas légères, ont dressé l'échafaud de son époux; que sa pénitence dure autant que sa vie, elle durera moins encore que le souvenir de son forfait. Oui, ma sœur, pleurez, humiliez-vous; coupable, vous ne serez jamais si abaissée que le fut un époux moins coupable que vous, et toutes vos larmes ne laveront pas les taches de son sang. Je trouble vos sens, je le sais, mais j'éclaire votre esprit; j'enfonce dans votre misérable cœur les pointes du remord, mais je le garantis d'une léthargie périlleuse; j'insulte à votre corps, mais c'est pour sauver votre ame. Votre mal est du nombre de ceux qu'on ne soulage que par les caustiques: je vous déchire et vous guéris.

Mon oncle, peu accoutumé à cette morale sévère, se préparait à répondre au discours de celui qui venait de l'étaler, lorsque le père Vincent de Paule crut devoir prendre la parole. Il ne blâma ni le repentir cuisant de la maréchale, ni les consolations de sa belle-sœur, ni les conseils de madame le Gras, ni les durs principes du jésuite, non plus que les termes peu ménagés que ce dernier avait employés pour les exprimer. Tout devient louable aux yeux du Seigneur, quand l'intention le purifie; car il est à-la-fois le Dieu sévère et le Dieu miséricordieux: mais il ne serait ni l'un ni l'autre, s'il n'était sur-tout le Dieu juste. A ce titre, il pardonne aux faiblesses, aux crimes même, quand une longue et sincère pénitence les expie. Les larmes du remord peuvent laver le sang même du juste inhumainement versé, et la voix de ce sang ne crie si haut, que contre les cœurs endurcis. O vous donc, ma sœur, continua-t-il, en s'adressant à madame de Montmorency; ô vous,

dont le cœur, depuis de si longues années, gémit et souffre enveloppé de deuil et noyé dans les larmes, osez espérer! Que la voix du père *Arnoux* l'intimide moins qu'elle ne le fortifie. Il a pêché par erreur, mais il s'est repenti par sentiment: qu'il se rouvre, tout flétri qu'il est, aux consolations pieuses; et puisque, d'épancher dans le sein de l'amitié, le venin qui le dévore, est en même-tems son besoin et sa peine, qu'il l'exhale: qu'il satisfasse à l'un, qu'il s'impose l'autre: soulagez-vous, ma sœur, en vous soumettant à ce châtiment: jouissez de votre humiliation, nous allons admirer votre pénitence!

Madame de Montmorency ayant rappelé ses esprits et rassemblé ses idées, adressa à mon oncle, plus particulièrement qu'au reste de la compagnie, le récit suivant, que j'écoutai avec une attention mêlée de terreur. Ses principaux traits sont tellement demeurés empreints dans ma mémoire, que pour les rapporter, je n'ai presque pas besoin de consulter les

notes, que, d'après les conversations subséquentes du baron, j'ai accumulées sur les événemens de ma vie. Mon seul soin est de le resserrer, afin qu'objet accessoire à mes mémoires, il y occupe le moins d'espace possible. Je l'aurais même supprimé, s'il ne contenait des particularités que je crois inconnues ; s'il ne jetait des lumières précieuses sur des faits embrouillés et sur des caractères plus célèbres qu'appréciés ; enfin, s'il ne mettait en action plusieurs personnages qui reparaîtront par la suite.

Fin du premier Volume.

BIBLIOTECA NACIONAL

OUVRAGES

NOUVEAUX

Publiés chez le méme Libraire.

Julius Sacrovir, ou le dernier des Eduëns, en VIII livres, par Joseph Rosny, un volume in-8°. orné d'une belle Gravure, en taille douce, par Dorgez, dessein de Delaplace.

Prix : Carré d'Angoulême, 5 f.
de port.
Fin d'Anonai, 7 f. 50 c.
Vélin de Lagarde, 12 f.

Aurélie et Dorothée, ou la Religieuse par amour, par M. de St. - Venant, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

La famille Fitzer, ou le jeune Tartuffe, par L.-Julien Breton, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Léopold de Circé, ou les Effets de l'athëïsme, par M. de St.-Venant, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

Le Chevalier Noir, nouvelle du dix-huitième siècle, par H. Coëffier, 1 vol. in-18, fig. et titre gravé. 1 l.

Alphonse et Lindamire, ou la Vengeance, par M. M...g...t, auteur de *Stephanor*, *Delphina*, ou le *Spectre amoureux*, 2 vol. in-12, fig. 3 l.

La Guirlande de Fleurs, ou choix de chansons nouvelles, dédié au beau sexe, première année; 1 vol. in-18, fig. et titre gravé. 1 l.

Histoire secrète d'un Ecu de six livres, transformé en une Pièce de cinq francs, contenant sa naissance et son entrée dans le monde, sous Louis XIV; ses aventures sous Louis XV et sous Louis XVI; ses malheurs et sa proscription sous le règne de la terreur; son émigration et son enterrement sous Robespierre; sa résurrection et sa métamorphose sous le consulat de Bonaparte, par J. Rosny, 1 vol. in-12, fig. 1 l. 10 s.

Choix de nouveaux Contes moraux, offerts à la jeunesse, par Marie Edgworth, auteur de *l'Education-Pratique*, etc., etc. traduit de l'anglais par V. B. traducteur d'un Voyage à Botany-Bay, et des Beautés de Sterne; 3 vol. in-12. 6 l.

CABINETS DE LECTURE,

Chez le même Libraire.

Desirant obtenir de plus en plus la bienveillance du Public, le cit. FRECHET ET COMPAGNIE vient de réunir à ses cabinets de lecture, nombre de grands Ouvrages, tels que l'*Encyclopédie* de Geneve, 39 volumes in-4°.; les œuvres de *Voltaire*, 70 volumes in-8° ; *J.-J. Rousseau*, 33 volumes in-12 ; *Buffon*, 77 volumes in-12 ; *Plutarque*, 22 volumes in-8°.; *Mably*, 15 volumes in-8°. ; *Condillac*, 23 volumes in-8°. ; *le Cours de littérature par Laharpe*, 14 volumes in-8°. ; *la Correspondance du même*, 4 volumes in-8°. ; *le Génie du christianisme*, 5 volumes in-8°. ; *le Voyageur français*, 42 volumes in-12 ; *les Voyages d'Anacharsis*, *d'Antenor*, *Béranger*, *Cook*, etc., formant en tout, plus de 12,000 volumes de poésie, morale, philosophie, livres d'éducation, politique, histoire, voyages, romans anciens et nouveaux, etc.

Il fournit aussi généralement aux Abonnés, toutes les nouveautés qui paraissent journellement.

Le prix de l'abonnement est toujours de 3 fr. pour un mois ; 8 fr. 25 cent. pour trois mois ; 15 fr. pour six mois ; 24 fr. pour l'année.